

ALEXIS RIAUD

**Claude-François**

# **POULLART DES PLACES**

**Fondateur de la Congrégation  
du Saint-Esprit**

**1679-1709**

**Sa vie - Son œuvre - Ses vertus**

**BX4705  
.P6592  
R53  
1985  
Spiritan  
Coll.**

LES FRATERNITÉS DU SAINT-ESPRIT  
30, RUE LHOMOND, 75005 PARIS



**SPIRITAN COLLECTION**  
**DUQUESNE UNIVERSITY**  
The Gumberg Library



*Congregation of the Holy Spirit*  
*USA Eastern Province*



Digitized by the Internet Archive  
in 2012 with funding from  
LYRASIS Members and Sloan Foundation

Claude-François  
POULLART DES PLACES

(1679-1709)





ALEXIS RIAUD

**Claude-François**

# **POULLART DES PLACES**

Fondateur de la Congrégation  
du Saint-Esprit

1679-1709

**Sa vie - Son œuvre - Ses vertus**

LES FRATERNITÉS DU SAINT-ESPRIT  
30, RUE LHOMOND, 75005 PARIS

## DU MÊME AUTEUR

Catéchisme du Saint-Esprit, Paris, 1964.

L'Action du Saint-Esprit dans nos âmes, Paris, 1969, traduit en anglais, New York, 1979, et en espagnol, Madrid, 1983.

Le Petit Traité de la Vie Intérieure, Paris, 1980.

L'Esprit du Père et du Fils, Paris, 1985.

Prières au Saint-Esprit, Manuel des Fraternités du Saint-Esprit.

BX4705  
P6592  
R53  
1985  
cop. 2  
spiritan  
coll.

Imprimi potest :  
Paris, le 18 avril 1985  
Pierre Haas, sup. prov.

017984298

Imprimatur :  
Paris, le 26 avril 1985  
Mgr E. Berrar, v.é.



## PRÉFACE

Plusieurs ouvrages excellents ont déjà été publiés concernant le premier Fondateur de la Congrégation du Saint-Esprit, en particulier celui du Père Joseph Michel : « *Claude-François Poullart des Places, Fondateur de la Congrégation du Saint-Esprit, 1679-1709* », que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs<sup>(1)</sup>.

Tout ce que l'on trouvera dans le présent ouvrage en est tiré, parfois textuellement. Nous nous sommes seulement proposé d'en faire une adaptation dégagée de tout l'appareil d'érudition, que comporte nécessairement une œuvre de science historique.

Nous suivrons donc Claude-François Poullart des Places depuis son berceau et son enfance à Rennes, jusqu'à sa mort, à Paris, en évitant les digressions exigées par le genre historique. La lecture en sera d'autant facilitée, et rendue, du moins nous l'espérons, plus fructueuse spirituellement.

Une dernière partie est consacrée à l'étude des vertus que l'homme de Dieu a pratiquées de façon héroïque. Ce qui fait de lui un modèle, non seulement pour les membres de sa famille spiritaine mais bien pour tous, et spécialement pour les jeunes d'aujourd'hui.

---

(1) *Joseph Michel, Claude-François Poullart des Places, Fondateur de la Congrégation du Saint-Esprit. Paris, 1962.*

## BIBLIOGRAPHIE ET SIGLES

**Poullart des Places** : *Écrits* présentés par J. Lécuyer dans Cahiers Spiritains, n° 16, 1983.

Cité : Ecrits

**Thomas Pierre** : *Mémoire sur Poullart des Places*, publié par Koren H. dans Ecrits Spirituels de Claude-François Poullart des Places, Pittsburg, 1959, pp. 226-275.

Cité : Thomas

**Besnard Charles**, S.M.M. : *Vie de Louis-Marie Grignon de Montfort*, dans Koren, l.c. pp. 276-289.

Cité : Besnard

**Le Floch Henri** : *Une vocation et une fondation au siècle de Louis XIV. Claude-François Poullart des Places*, fondateur du Séminaire et de la Congrégation du Saint-Esprit (1679-1709). Nouv. édition, Paris, 1915.

Cité : Le Floch

**Michel Joseph** : *Claude-François Poullart des Places, fondateur de la Congrégation du Saint-Esprit*. Paris, 1962.

Cité : Michel



Claude-François Poullart des Places,  
fondateur de la Congrégation du Saint-Esprit (1679-1709).



# **I. SA VIE.**





# SA VIE.

## Le berceau

Claude-François Poullart des Places naquit à Rennes, près la Porte Saint-Georges, le 26 février 1679, de François-Claude Poullart et de Jeanne Le Meneust.

Baptisé le surlendemain en l'église paroissiale de Saint-Pierre-en-Saint-Georges, située sur le terrain de l'Abbaye Saint-Georges, il fut voué à la Sainte Vierge, et en signe de sa consécration, il portera des vêtements blancs, jusqu'à l'âge de sept ans.

Son père, François-Claude, né à Bréhand-Moncontour, au diocèse de Saint-Brieuc, était le dernier représentant d'une famille noble, qui s'honorait de compter parmi ses ascendants, Geoffroy Poullart, tué au Combat des Trente, en 1351, et un évêque, Guillaume Poullart, évêque de Rennes, puis de Saint-Malo, dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Mais des revers de fortune avaient fait que la

situation des Poullart était maintenant loin d'être brillante.

François-Claude avait néanmoins fait de bonnes études et s'était fait inscrire comme avocat au Parlement de Bretagne.

Dans l'impossibilité de présenter ses titres de noblesse, en 1668, lors de la Réforme de la noblesse bretonne, il avait dû renoncer à sa qualité d'écuyer. Dès lors, sa grande ambition sera d'avoir un fils et de réintégrer sa lignée dans les rangs de la noblesse. Pour cela il n'hésitera pas à se lancer dans toutes sortes d'entreprises, telles que la ferme générale des revenus de diverses abbayes bénédictines, entre autres Saint-Melaine et Saint-Sauveur de Redon, ainsi que la ferme des revenus de l'évêché de Rennes ; mais aussi dans le commerce de grains et de bétail ; il achète l'office de Juge-Garde des Monnaies, et fait l'acquisition de maisons, à Rennes, et aux environs.

Jeanne Le Meneust appartenait, elle, à une vieille famille de Fougères. Très tôt orpheline de père, elle fut accueillie par la famille de Claude de Marbeuf, président au Parlement de Bretagne, et chargée de la formation de ses sept enfants, pour qui elle sera comme une seconde mère. Entreprenante, elle sera une aide précieuse pour son mari, entrant pleinement dans ses vues. Ce qui ne l'empêchera pas de se faire remarquer par sa piété et son dévouement à l'égard des pauvres et des malades.

L'un et l'autre, les futurs parents de Claude-François, étaient déjà assez avancés en âge, lorsqu'ils se marièrent en l'église de Servon-sur-Vilaine, le 22 mai 1677. Aussi on devine leur joie à la naissance de leur enfant.

Leur foyer devait encore se réjouir de deux autres naissances, deux petites filles, Jeanne-Claude et Jeanne-Françoise. Mais Jeanne-Claude ne vécut que cinq mois. Quant à Jeanne-Françoise, elle était de sept ans plus jeune que son frère.

## **L'enfance**

Claude avait six ans lorsque ses parents quittèrent le voisinage de la Porte Saint-Georges pour s'établir sur la paroisse Saint-Germain, non loin du Palais du Parlement et du couvent des Cordeliers. C'était au début de 1685.

Les amusements préférés de l'enfant consistaient à dresser des oratoires, à élever de petits autels, et à imiter les cérémonies dont il avait été témoin à l'église, manifestant ainsi son attrait pour la piété.

Très doué, ses parents le confièrent à un précepteur qui, après s'être chargé de sa première instruction, lui restera attaché durant quelques années.

## **Au Collège des Jésuites**

A onze ans et demi, Claude-François entre en quatrième au Collège Saint-Thomas, que dirigent les Pères de la Compagnie de Jésus. Cette même année 1690, la famille Poullart quitte le voisinage du Palais et vient habiter rue

Saint-Sauveur, à proximité de l'église du même nom, où se trouve une statue de la Vierge particulièrement chère aux Rennais, Notre-Dame des Miracles et des Vertus. C'est à l'intervention de la Vierge que la ville aurait été préservée de l'invasion des Anglais.<sup>(1)</sup>

Claude, qui avait une dévotion toute filiale à l'égard de la Sainte Vierge, aimait à venir la prier, sollicitant entre autres de sa Mère du Ciel, la grâce d'une parfaite pureté.

C'est là qu'il dut rencontrer un autre élève du Collège des Jésuites, dont il allait devenir l'ami, Louis Grignon, originaire de Montfort, plus âgé que lui de six ans, mais animé d'une même dévotion envers la Vierge Marie. Louis habitait avec ses parents, une maison de la rue du Chapitre, parallèle à la rue Saint-Sauveur, et chaque jour ils empruntaient le même chemin pour se rendre au Collège Saint-Thomas.

C'est aussi vers cette époque, semble-t-il, que Claude, à l'insu de ses parents et de son précepteur, fonde, en compagnie de quelques condisciples, une association pieuse, dont les membres se réunissaient à certains jours pour prier. Ces réunions se tenaient chez une dame confidente de leurs secrets, qui mit une chambre à leur disposition. Ils avaient dressé là un petit oratoire bien paré, où, les jours de fêtes, ils allumaient un grand nombre de cierges, chacun contribuant aux frais de la décoration. Ils

---

(1) C'est aussi en cette année 1690 que la cousine de Claude, Anne-Marie Lamisse de Hingueul, née au manoir de Hingueul, près de Plöermel, vient s'établir définitivement dans la famille Poullart, à Rennes.

avaient leurs règles pour la prière, les temps de silence et les mortifications, qui allaient parfois jusqu'à la discipline.

Un père du Collège, directeur de Claude, ayant eu connaissance de la chose, les dissuada de continuer ces réunions, estimant à juste titre que des déviations étaient à craindre. Il fut obéi, mais ce fut un dur sacrifice pour Claude et ses amis. Louis Grignon était-il un des membres de cette association de piété ? On ne saurait, semble-t-il, l'affirmer avec certitude.

Mais ce qui est certain par contre, c'est que Louis fut l'intermédiaire qui mit Claude en relation avec un jeune prêtre, résidant à quelques dizaines de mètres de la maison des Poullart, l'abbé Julien Bellier. Ce prêtre était homme de grande vertu et d'un zèle ardent. Chaque semaine, il réunissait chez lui un certain nombre d'étudiants pour faire ensemble des conférences de piété. Il ne se contentait pas de beaux discours, mais leur faisait pratiquer la charité, en les envoyant, deux ou trois à la fois dans les différents hôpitaux de la ville, pour y servir les pauvres, y faire le catéchisme et même la lecture pendant les repas.

D'autre part, au Collège même des Jésuites, Louis et Claude faisaient partie de la Congrégation Notre-Dame, fondée par les professeurs à l'intention de leurs meilleurs élèves. Et comme les Jésuites étaient chargées de la direction spirituelle des Religieuses Augustines, qui se dévouaient à l'hôpital Saint-Yves, les Pères invitaient leurs jeunes congréganistes à visiter les malades et les pauvres de cet hôpital.

C'est ainsi que, sous ces diverses influences, le cœur



de Claude s'ouvrait de plus en plus aux pauvres, en attendant de s'ouvrir à la pauvreté elle-même.

## Succès scolaires

Les parents de Claude-François veillaient attentivement à son éducation, exigeant qu'il rende compte de son travail, de ses sorties, et même du sermon entendu le dimanche.

Au collège, il lui arrivait de tenir quelque rôle comme acteur dans les représentations théâtrales, en vogue à l'époque dans les collèges. Il avait à cœur de s'y préparer le plus soigneusement possible.

Ce souci faillit même un jour tourner au tragique. Claude étudiait un personnage pour une tragédie, où il devait tenir un rôle. Sa jeune sœur, Jeanne-Françoise, essayait de l'en distraire par ses taquineries. Pour s'en débarrasser et lui faire peur, Claude prend un fusil et, persuadé qu'il n'était pas chargé, met en joue et fait semblant de tirer. Le coup part et la décharge passe entre sa mère, sa sœur et sa cousine Anne-Marie, à deux doigts de leurs têtes. On s'imagine la frayeur de tous, du père surtout qui savait que le fusil avait été chargé, à cause d'un bruit insolite entendu autour du logis la nuit précédente. A la frayeur, succéderont la joie et l'action de grâces envers la divine Providence, qui veillait avec tant de soin sur la famille.

Claude-François eut comme professeur de rhétorique



le Père Jean-Pierre de Longuemare, qui n'avait encore que 27 ans, mais se faisait déjà remarquer par l'éloquence de ses discours. Le Père s'attacha à son brillant élève et obtint de son père que, vu le jeune âge de Claude, celui-ci fasse une seconde rhétorique au Collège de Caen, où il venait d'être lui-même affecté.

L'ambiance religieuse à Caen n'était plus celle que Claude avait connue à Rennes. Les jansénistes y étaient nombreux et virulents. Il s'appliqua à l'étude sous la direction du Père de Longuemare, et ses efforts furent couronnés de succès. Il remporta trois prix, dont celui de l'éloquence, qui était le plus apprécié.

De son séjour à Caen, il rapporta aussi une dévotion encore plus intense envers la Mère de Dieu et son Immaculée Conception, que les Normands sont fiers de célébrer depuis le XII<sup>e</sup> siècle.

A la rentrée de 1695, nous retrouvons Claude Poulart au Collège Saint-Thomas de Rennes. Il est maintenant élève en philosophie scolastique. Il a comme professeur le Père Prévost qui n'était pas seulement un spécialiste en philosophie, mais se distinguait plus encore par sa piété et son zèle pour la sanctification de ses élèves. Il avait une particulière dévotion envers la Sainte Vierge, dévotion qu'il s'efforçait de communiquer à son entourage avec un zèle toujours plus ardent.

Le Père Prévost tenait en grande estime Claude Poulart, et c'est lui qu'il choisit, à la fin de l'année scolaire 1697, pour le débat public, qu'on désignait sous le nom de « Grand Acte ».

Au cours d'une séance solennelle, à laquelle était

convié « tout ce qu'il y avait de personnes de considération dans la ville et aux environs », l'élève le plus distingué de la classe exposait l'ensemble de la doctrine du maître ; puis, après cet exposé en latin, il devait répondre aux « argumentants », c'est-à-dire à toutes les questions et objections qui lui étaient faites, le tout en forme syllogistique et en latin. Ce fut un événement. Toute l'assistance louait le savoir, la distinction et l'éloquence du jeune homme. Les parents pouvaient être fiers de leur fils.

## L'étudiant en droit

A la fin de leurs études, les élèves du Collège étaient invités à faire une retraite, au cours de laquelle ils réfléchiraient sur leur avenir. Cette retraite eut lieu à Rennes aussitôt après la soutenance du « Grand Acte », à la Maison de retraite située dans la dépendance du Collège Saint-Thomas.<sup>(1)</sup>

Il y a tout lieu de penser que ce fut après cette retraite que Claude-François manifesta à ses parents son dessein d'embrasser l'état ecclésiastique et d'aller à Paris pour y étudier à cette fin en Sorbonne.

On devine la peine des parents, leur désappointement, la déception du père surtout. Depuis des années, il ne travaillait que pour assurer à son fils la charge de

---

(1) Le directeur de la Maison de retraite était le P. Jean Jégou ; il avait pour le seconder le P. Achille Gravé.

Conseiller au Parlement. Il venait de faire l'acquisition de tout un ensemble de la ville, proche de l'église Saint-Sauveur, et d'entreprendre, sur cet emplacement d'un seul tenant, la construction de cinq immeubles de trois étages, avec écuries pour chevaux et remises de carrosses.

Jeanne Le Meneust elle-même se trouvait à la tête d'une grosse entreprise commerciale de toiles bretonnes, et tenait en outre un commerce de cire, qui rayonnait jusqu'à l'évêché du Mans.

Tant de peine, pour voir s'écrouler maintenant le rêve, si cher au père de Claude, de réintégrer sa lignée dans les rangs de la noblesse, grâce à ce fils unique que Dieu lui avait donné !

Ne voulant pas toutefois heurter de front les aspirations de son fils, M. Poullart des Places chercha à temporiser et lui proposa de se rendre à Nantes pour y faire son droit. L'étude du droit était, en effet, indispensable pour devenir avocat, puis conseiller au Parlement ; elle était très avantageuse aussi dans le cas où Claude opterait définitivement pour l'état ecclésiastique. C'est ce qui fut décidé.

En attendant, Claude vient à Paris, vraisemblablement pour un voyage d'affaires dans l'intérêt de son père. La municipalité de Rennes, en effet, avait nommé M. Poullart des Places prévôt de l'hôpital Saint-Yves, charge qui n'était guère enviée en raison des lourdes responsabilités qu'elle comportait. Aussi M. Poullart la récusait-il, en vertu des privilèges que lui valait son titre de Juge-Garde des Monnaies. L'affaire était en instance devant le Conseil des Finances à Paris, qui finalement tranchera en faveur de M. Poullart des Places.

Le temps venu, Claude-François se met donc en route pour Nantes. C'était en octobre 1698.

Déjà l'année précédente à la même époque, le jeune homme s'était rendu en cette ville pour une raison que nous ignorons. Et c'est au cours de ce voyage que lui serait arrivée une aventure qui devait le marquer profondément.

Comme les jeunes de son rang, il voyageait à cheval et l'épée au côté. Au cours d'une halte, peut-être même déjà aux portes de la ville, il fait la rencontre d'un transporteur voyageurs et marchandises, un certain Pierre Le Huedez, originaire de Batz-sur-Mer, qui assurait le transport du Croisic à Rennes. Pour une raison quelconque, une dispute éclata, et le voiturier est blessé au bras d'un coup d'épée. Il porte plainte devant le Juge criminel de Rennes « contre deux particuliers, dont l'un, vêtu d'un justaucorps brun, monté sur un cheval noir, lui avait donné un coup d'épée au travers du bras et l'avait blessé au corps ».

Ce cavalier n'était autre que notre étudiant Claude des Places. Ce qui explique l'intervention de son père qui se rend à l'*Hostellerie du Puits Mauger* et doit verser devant notaire soixante livres tournois au voiturier et s'engager en outre à prendre à son compte tous les frais déjà engagés par lui pour cette affaire, ainsi que « les soins nécessaires jusqu'à parfaite guérison ». Moyennant quoi, le voiturier retirait sa plainte.

Claude Poullart se reprochera vivement ce geste malheureux, qu'il qualifie de « crime énorme ». Il écrira plus tard, faisant allusion à cet incident : « Pour m'attirer à lui, Dieu ferma les yeux sur un crime énorme, qui mettait le

dernier comble à mes iniquités, et que je venais de commettre dans le temps même qu'il me pressait de me convertir ». (*« Réflexions sur le passé »*). « Dieu s'en servit pour me toucher », écrit-il encore. « L'exès de sa patience commença à me percer le cœur ». (Ecrits, p. 65).

De son séjour à Nantes nous savons peu de choses. Dans cette ville, les Jésuites dirigeaient aussi une maison de retraite. Claude en connaissait le directeur, le Père de Rollivaut, qui de 1688 à 1696, donc au temps où notre étudiant était élève au Collège, avait été à Rennes l'adjoint du Père Jegou<sup>(1)</sup>. Il y a tout lieu de penser qu'il le choisit comme directeur. Il fut en relation aussi, semble-t-il avec les Pères Chartreux établis au Faubourg Saint-Clément, car il pensera parfois à se faire moine sous l'habit des fils de Saint Bruno.

Ce que l'on sait avec certitude, c'est que lorsqu'il revint à Rennes au début de l'été 1700, après deux années de droit, il était en possession de ses Lettres de licence en droit. Il n'avait que vingt et un ans. Ses parents n'avaient pas renoncé à l'espoir de le voir s'orienter vers une carrière dans le monde. Sa mère avait même fait la dépense d'une « Robe de Palais », sans doute une toge d'avocat. Claude acquiesça à la proposition qui lui fut faite d'essayer cette robe, mais après s'être regardé dans la glace, il s'en dépouilla, puis la remit à sa mère en déclarant fermement qu'il ne la reprendrait jamais.<sup>(2)</sup>

---

(1) Le directeur de la Maison de retraite de Rennes.

(2) Cet épisode de la vie de Claude se passa à l'Hôtel de la Monnaie, où la famille Poullart résidait depuis 1698, dans les appartements réservés au Juge Garde de la Monnaie.



Il semble que sa décision est prise : il sera prêtre. Cependant il restera encore un an à Rennes pour s'initier aux affaires de son père. « Mon père est vieux, écrit-il, qui laissera derrière lui des affaires considérables, que peu de gens que moi seront à même de mettre en ordre ». (Ecrits, p. 45).

## Vers le sacerdoce

Au cours de cette année 1701, Claude-François se prépare à entreprendre l'étude de la théologie à Paris. Il éprouve toutefois le besoin de faire d'abord une retraite.

C'est de tout cœur qu'il adresse à Dieu cette prière d'ouverture : « O mon Dieu qui conduisez à la céleste Jérusalem les hommes qui se confient véritablement à vous, j'ai recours à votre divine Providence. Je m'abandonne entièrement à elle, je renonce à mon inclination, à mes appétits et à ma volonté propre pour suivre aveuglément la vôtre. Daignez me faire connaître ce que vous voulez que je fasse, afin que, remplissant ici-bas le genre de vie auquel vous m'avez destiné, je puisse vous servir, pendant mon pèlerinage, dans un état où je vous sois agréable et où vous répandiez sur moi abondamment les grâces dont j'ai besoin pour rendre à jamais la gloire qui est due à votre divine majesté ». (Ecrits, p. 40)

Il s'humilie au souvenir de ses résistances : « Vous me cherchiez, Seigneur, et je vous fuyais... Que vous êtes



aimable, mon divin Sauveur ! Vous ne voulez point ma mort, vous ne voulez que ma conversion. Comme si vous aviez besoin de moi, vous me traitez toujours avec douceur. Il semble que vous vous fassiez un honneur de réduire un cœur aussi insensible que le mien... L'assaut que vous m'avez livré dans cette retraite vous sera glorieux... Je ne suis point venu ici pour me défendre, je ne suis venu que pour me laisser vaincre ». (Ecrits, p. 17).

Et envisageant déjà sa mission auprès des âmes : « Je vous ferai connaître à des cœurs qui ne vous connaissent plus, écrit-il, et, concevant moi-même le désordre des âmes qui sont dans la mauvaise habitude, je persuaderai, je convaincrai, je forcerai à changer de vie, et vous serez loué éternellement par des bouches qui vous auraient éternellement maudit ». (Ecrits, p. 25).

Son unique désir est de faire la volonté de Dieu : « Que je n'aie, dans l'état que je choisirai pour toujours, d'autres vues que celle de vous plaire ! » Et comme nul n'est bon juge en sa propre cause, il a recours aux conseils du représentant de Dieu<sup>(1)</sup>. « Faites, par votre sainte grâce, prie-t-il le Seigneur, que je trouve un Ananias qui me découvre le véritable chemin comme à Saint Paul. Je suivrai ses conseils comme vos commandements. Ne permettez pas, mon Dieu, que je sois trompé. Je mets toutes mes espérances en vous ». (Ecrits, p. 52)

La réponse qui lui fut faite, il va la traduire en actes. Au début d'octobre de l'année 1701, nous le trouverons à Paris, non à la Sorbonne, comme il l'avait envisagé

---

(1) Le Père Sanadon, selon Koren (p. 88).

naguère, mais au Collège Louis-le-Grand, où il suivra le cours de théologie donné par les Jésuites, renonçant ainsi, délibérément et en pleine connaissance de cause, à tout espoir de faire jamais sanctionner ses études par le moindre diplôme universitaire.

### **Au Collège Louis-le-Grand<sup>(1)</sup>**

A Louis-le-Grand, où il fut admis comme pensionnaire, Claude Poullart commença par faire encore une retraite, et il choisit un nouveau confesseur, peut-être le Père Jean Maillard, un vénérable octogénaire, qui, depuis une dizaine d'années, était le Père spirituel des religieux et de la plupart des étudiants en théologie du Collège.

Pendant la première année de son séjour à Louis-le-Grand, M. des Places, comme on l'appelle ici, ne se distingue pas, du moins extérieurement, des autres étudiants. « Il avait conservé, nous dit-on, dans ses manières, un air fort poli selon le monde ». Mais un travail d'approfondissement se fait en lui sous l'influence, semble-t-il, de deux causes.

Ce fut tout d'abord son entrée dans une association de piété, l'Aa ou Assemblée des Amis, qui groupait les plus fervents des élèves des Jésuites, et se proposait le renouvellement spirituel des aspirants au sacerdoce par une vie toute donnée à Dieu dans la pratique de la pénitence et des conseils évangéliques. L'appartenance de

---

(1) Ancien Collège de Clermont (jusqu'en 1682).



Claude-François Poullart des Places à 16 ans.

M. des Places à cette association nous est attestée par une Lettre de L'Aa de Paris du 17 mars 1703, dont nous aurons bientôt l'occasion de parler.

Ce fut, en second lieu, pour notre étudiant, le récit, par le P. Verjus, de la vie d'un apôtre breton, Michel Le Nobletz, dont on venait précisément de commencer le procès de béatification, au cours de l'année 1701. Claude-François ne fut pas sans être profondément frappé par le parallélisme étonnant entre la vie du serviteur de Dieu et la sienne. De part et d'autre, même dévotion précoce et filiale envers la Sainte Vierge ; tous les deux ont étudié chez les Jésuites et ont été choisis pour la soutenance du « Grand Acte » de philosophie ; tous les deux, par tempérament, prompts à dégainer devant quelque affront, mais aussi tous les deux, après leur conversion, avides d'opprobres et d'humiliations pour se défaire de leur « passion dominante », l'ambition et la crainte du mépris. Le Nobletz devint pour M. des Places un modèle, qu'il s'efforça d'imiter.

Parlant de son héros, le P. Verjus écrivait : « La lecture de la vie de Saint Ignace faisait ses délices. Il conçut à son exemple, dès le commencement de sa conversion, un désir ardent de la plus grande gloire de Dieu et du salut des âmes, et il eut, comme lui, jusqu'à sa mort, une constance infatigable à chercher les moyens d'allumer dans les autres ce feu de la charité qui brûlait en lui. Ce fut sur ce même modèle qu'il s'efforça de gagner plusieurs écoliers à la piété, et de leur donner ce mépris généreux du monde, qu'il avait pris pour fondement de la vie toute spirituelle qu'il avait embrassée. Il se privait des choses qui lui sem-



blaient lui être les plus nécessaires, et ne mangeait point d'ordinaire de viande, ni ne buvait de vin, pour épargner, sur l'argent que lui envoyait son père, de quoi subvenir aux nécessités des plus pauvres, qu'il engageait par ce moyen à profiter des secours bien plus considérables qu'il leur donnait pour l'entretien et la nourriture de leurs âmes ».

C'est ce à quoi va s'appliquer à la lettre notre jeune théologien de Louis-le-Grand.

Nous le voyons s'intéresser aux petits savoyards et leur faire le catéchisme « selon qu'il en pouvait trouver l'occasion, persuadé que leur âmes n'étaient pas moins chères à Jésus-Christ que celles des plus grands seigneurs, et qu'il y avait autant et plus de fruit à en espérer ».

De son père il recevait la modique pension de 800 livres. Sur cette somme, il devait déjà prélever 368 livres, dont 36 pour le loyer de sa chambre, qu'il versait au Collège Louis-le-Grand. Afin de venir en aide aux pauvres, il n'hésitait pas, nous confie un témoin oculaire, J.-B. Faulconnier, qui fut un des premiers bénéficiaires de sa générosité, à « retrancher sur sa nourriture tout ce qu'il y avait de meilleur, pour l'envoyer à des malades ou aux pauvres honteux se traitant lui-même comme le dernier d'entre eux ».

Le même atteste : « Je sais qu'avant l'établissement de sa communauté, étant en pension aux Jésuites, soit qu'il allât quérir ou qu'on lui apportât ses portions dans sa chambre, il en donnait à des messieurs qui étaient dans la misère, et qu'il mangeait des restes des Jésuites, surtout des fèves qu'on appelle haricots, quelquefois si



vieilles fricassées qu'il y avait par-dessus deux doigts de moisi ».

Il s'occupait en particulier de quelques pauvres « écoliers », qui se destinaient au sacerdoce et devaient travailler pour vivre, afin de les aider et de les mettre en état de poursuivre leurs études.

C'est ainsi qu'il en vint à envisager de les réunir dans un appartement, où il irait de temps en temps leur faire des instructions. Son confesseur, mis au courant de son projet, l'encouragea. Bien plus, le Principal du Collège, autrement dit l'économe, lui promit de le seconder dans cette bonne œuvre, en lui accordant une partie de la deserte de la table des pensionnaires pour aider à la subsistance de ses pauvres écoliers. Ceux-ci n'étaient du reste que quatre ou cinq dans les débuts.

M. des Places ne tardera pas à trouver la maison, dont il loua plusieurs chambres. Elle se situait rue des Cordiers, dans les parages du Collège Louis-le-Grand et du couvent Saint-Jacques, tout près de l'église Saint-Etienne-des-Grés. C'est cette maison qui allait servir de berceau au Séminaire et à la Congrégation du Saint-Esprit.

Notons aussi qu'au cours de l'été 1702, Louis Grignon, l'ancien condisciple de Claude au Collège des Jésuites de Rennes, passa plusieurs semaines à Paris. Louis était prêtre depuis deux ans et exerçait son apostolat auprès des pauvres et des malades de l'Hôpital Général de Poitiers. Lui aussi nourrissait un projet : l'établissement d'une Compagnie de bons prêtres qui travailleraient sous l'étendard et la protection de la Sainte Vierge. Ils purent

s'entretenir de leurs projets mutuels, en attendant une prochaine rencontre, au printemps de l'année 1703.

Un autre événement de la vie de M. des Places, au cours de cet été 1702, devait entraîner un profond changement dans son comportement extérieur, ce fut son entrée officielle dans la cléricature par la cérémonie de la tonsure, qu'il reçut à la date du 15 août. Son premier biographe note à ce propos : « On le vit tout d'un coup, au milieu de ce collège si nombreux et où il était si connu, quitter tout l'éclat et les manières du siècle, pour se revêtir en même temps de l'habit et de la simplicité des ecclésiastiques les plus réformés. Il ne se mit point en peine de ce qu'on en pourrait dire » (Thom. p. 272). On reconnaîtra là une influence manifeste de son appartenance à l'Aa et de la lecture de la vie de Michel Le Nobletz.

### **La fondation du Séminaire du Saint-Esprit**

A la rentrée de la nouvelle année scolaire, en octobre 1702, le petit groupe des protégés de M. des Places occupa les chambres mises à sa dispositions rue des Cordiers.

Chaque jour, M. des Places vient voir ses écoliers, se préoccupant à la fois de leurs besoins matériels et de leur vie spirituelle.

A l'occasion des petites réunions de piété qu'il présidait, il donnait volontiers rendez-vous aux quelques autres étudiants qu'il aidait par ailleurs. Lorsque les « restes des

Jésuites » étaient plus copieux, il était heureux d'en faire profiter ces invités. Ceux-ci faisaient ainsi figure d'externes. Mais, dès que de nouvelles chambres de la maison devenaient disponibles, deux ou trois de ces « isolés » rejoignaient aussitôt l'internat, si bien que le nombre des internes s'éleva peu à peu jusqu'à atteindre à peu près la douzaine.

Il semble qu'au début du Carême 1703, M. des Places ait rejoint lui-même le petit groupe de la rue des Cordiers. C'est ce que laisse entendre le paragraphe d'une lettre de l'Aa de Paris, du 17 mars 1703, où il est manifestement question de Claude Poullart. Cette lettre, destinée exclusivement aux membres de l'association pour leur édification mutuelle, a aussi l'avantage de nous fournir quelques détails sur les austérités que s'imposait le futur fondateur du Séminaire et de la Congrégation du Saint-Esprit.

« Un autre (confrère), y est-il dit, a quitté un bénéfice de quatre mille livres et une charge de Conseiller au Parlement, que ses parents lui voulaient donner, pour être directeur d'un séminaire, où il n'aura que des peines et des fatigues ; le même ne dort tous les jours que trois heures, sur une chaise, et emploie le reste du temps à la prière ; le même, par mortification, ne mange jamais qu'une sorte de viande et ne boit que de l'eau ; le même fait de grosses aumônes et ne donne jamais moins de demy-louis ».<sup>(1)</sup>

« Directeur d'un séminaire »... M. Poullart, plus pru-

---

(1) Arch. S.J. de Toulouse, Lettres de l'Aa, t. 1. f<sup>o</sup>, 208, cité par Y. Poulet : *Le XVIII<sup>e</sup> siècle et les origines lassaliennes*, 1970, t. 2, p. 365.

dent, se gardera de se servir de ces termes. Il ne se désigne que comme « ecclésiastique » et parle de « maison d'écoliers, de particuliers, d'une œuvre de charité », pour éviter de tomber sous le coup d'un édit de 1666, interdisant l'établissement de nouveaux séminaires ou communautés sans l'autorisation préalable du Roi par lettres patentes dûment enregistrées.

Dans la seconde quinzaine d'avril 1703, le Père de Montfort se trouvant de nouveau à Paris, avait mis son ami, M. des Places au courant de sa décision de fonder une Société Mariale d'hommes apostoliques et il le pressait de s'unir à lui pour être le fondement de cette œuvre. M. des Places lui répondit :

« Je ne me sens point d'attrait pour les missions, mais je connais trop le bien qu'on peut y faire pour ne pas y concourir de toutes mes forces et m'y attacher inviolablement avec vous. Vous savez que, depuis quelque temps, je distribue tout ce qui est à ma disposition pour aider de pauvres écoliers à poursuivre leurs études. J'en connais plusieurs qui auraient des dispositions admirables et qui, faute de secours, ne peuvent les faire valoir et sont obligés d'enfouir des talents qui seraient très utiles à l'Eglise, s'ils étaient cultivés. C'est à quoi je voudrais m'appliquer en les rassemblant dans une même maison. Il me semble que c'est ce que Dieu demande de moi, et j'ai été confirmé dans cette pensée par des personnes éclairées, dont quelqu'un m'a fait espérer de m'aider pour pourvoir à leur subsistance.

« Si Dieu me fait la grâce de réussir, vous pouvez compter sur des missionnaires. Je vous les préparerai et

vous les mettrez en exercice. Par ce moyen, vous serez satisfait et moi aussi ».

« Tel fut le résultat de leur entretien et le commencement de cette union et de ce rapport qui ont toujours subsisté entre la Mission de M. de Montfort et la Communauté de M. des Places ». <sup>(1)</sup>

En cette année 1703, où seraient jetés les fondements de la Communauté qu'il était appelé à susciter dans l'Eglise, Claude Poullart n'avait que 24 ans et n'était que tonsuré. Dans cette rude entreprise, comme le faisait remarquer l'auteur de la Lettre de l'Aa de Paris, il allait rencontrer « peines et fatigues » en tous genres. Pour le soutenir, Dieu qui est riche en miséricorde, met en son cœur une ferveur extraordinaire, qui allait se faire sentir tout au long des dix-huit mois qui suivirent sa tonsure, et dont lui-même nous parle dans des notes qu'il rédigea lors d'une retraite, pendant les vacances de Noël 1704, sous le titre « *Réflexions sur le passé* ». En voici quelques extraits :

« Le ciel prévenait mes demandes, écrit-il. Pour un petit acte d'amour envers Dieu, je sentais intérieurement des retours de Dieu qui ne se peuvent aucunement exprimer. Je recevais des consolations en abondance... Si je faisais quelque effort pour faire un pas vers le Seigneur,

---

(1) Besnard, pp. 103-104. Louis Grignon de Montfort (1673-1716), entré au Collège de Rennes en 1685, y demeura jusqu'à la fin de sa deuxième année de philosophie, en juillet 1793. Il vint alors à Paris, où il fut ordonné prêtre le 5 juin 1700. Après un séjour à Nantes, il alla à Poitiers, d'où il revint à Paris en été 1702, puis une deuxième fois, d'avril 1703 à mars 1704. Sa dernière visite au Séminaire du Saint-Esprit eut lieu en août 1713, trois années avant sa mort.



aussitôt ce tendre Maître me portait lui-même sur ses épaules des lieues entières. Enfin j'en vins bientôt à faire sans la moindre peine ce que j'aurais regardé, quelque temps auparavant, comme des choses impossibles à un homme comme moi.

« Je ne pouvais quasi penser qu'à Dieu. Mon grand chagrin était de n'y penser pas toujours. Je ne souhaitais que de l'aimer et, pour mériter son amour, j'aurais renoncé aux attachements les plus permis de la vie. Je voulais me voir un jour dénué de tout, ne vivant que d'aumône après avoir tout donné. Je ne prétendais me réserver, de tous les biens temporels, que la santé, dont je souhaitais faire un sacrifice entier à Dieu dans le travail des missions, trop heureux si, après avoir embrasé tout le monde de l'amour de Dieu, j'avais pu donner jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour celui dont les bienfaits m'étaient toujours présents.

« Je ne me lassais pas d'en parler, de ces bienfaits. Je trouvais trop peu de gens à qui les raconter. Je ne sentais du plaisir que dans les conversations où Dieu n'était pas oublié... Les personnes qui m'entretenaient d'autre chose m'étaient insupportables.

« Je passais des temps considérables devant le Saint Sacrement ; c'était là mes meilleures et mes plus fréquentes récréations. Je priais la meilleure partie du jour, même en marchant dans les rues...

« ... Quoique j'eusse l'honneur de communier souvent, je ne communiais point encore autant que je l'aurais désiré. Je souhaitais ce pain sacré avec une telle avidité que, lorsque je le mangeais, je ne pouvais souvent retenir

mes larmes. C'était dans la participation du Corps de Jésus que je puisais ce détachement qui me faisait mépriser le monde et ses manières. Je ne me souciais pas d'avoir son estime ; je tâchais même quelquefois de lui déplaire en contrecarrant ses usages.

... J'avais appris dans ces saints entretiens avec Dieu, à fermer mes oreilles à toutes les nouvelles, à n'ouvrir jamais les yeux pour voir les choses purement curieuses, pas même en marchant par la ville. Je ne savais rien de nouveau, je ne regardais rien de beau. Je ne voulais pas dérober un moment à mon Dieu, je ne voulais penser qu'à lui et quoique je fusse bien éloigné d'y penser toujours, que je souffrisse même assez souvent de longues distractions, je ne laissais pas d'avoir l'esprit plein de lui, quelquefois au milieu de mon sommeil, et toujours à mon premier réveil...

... J'eus le plaisir, pendant dix-huit mois, de vivre de cette manière... » (Ecrits, pp. 66-69)

C'est sous l'emprise de cette ferveur que Claude Poullart des Places prépare ses écoliers à exprimer eux-mêmes le désir de voir leur petit groupe érigé en vraie communauté cléricale.

On choisit pour cela le jour de la Pentecôte qui, cette année-là, 1703, tombait le 27 mai.

Ce grand jour fut précédé d'une retraite, dont Claude Poullart se fit lui-même le prédicateur. Humilité, abnégation, charité, zèle pour les âmes, les pauvres en particulier, tels furent les sujets de ses entretiens.

La cérémonie d'inauguration se fit en l'église toute proche de Saint-Etienne-des-Grés, aux pieds de Notre-

Dame de Bonne-Délivrance, dont la statue miraculeuse décorait la chapelle de ce nom, si chère aux étudiants de cette époque. C'est dans ce sanctuaire silencieux et retiré — il formait un bas-côté presque séparé de l'église — que vinrent, au jour de la Pentecôte, s'agenouiller les premiers membres de la petite communauté, sous la conduite de celui qu'ils chérissaient comme leur meilleur ami et qu'ils vénéraient déjà comme leur père.

Un registre très ancien nous donne la date exacte de cette transformation du petit groupe de pauvres écoliers, au nombre de douze, nous dit la tradition, en communauté cléricale.

*« Messire Claude-François Poullart des Places, en mil sept cent trois, aux fêtes de la Pentecôte, n'étant alors qu'aspirant à l'état ecclésiastique, a commencé l'établissement de ladite communauté et Séminaire consacré au Saint-Esprit, sous l'invocation de la Sainte-Vierge conçue sans péché ».*<sup>(1)</sup>

Chaque année, dans la suite, aux fêtes de la Pentecôte et de l'Immaculée Conception, les Spiritains, réunis autour d'une statue de Notre-Dame, tiendront à ratifier cette consécration que fit Poullart des Places de tous ses disciples présents et futurs, en récitant cette prière, écho vraisemblablement de celle qui fut utilisée par leur vénéré fondateur.

« Sainte Marie, ma mère et ma souveraine... humblement et pieusement prosterné à vos pieds, j'implore votre

---

(1) Arch. C.S.Sp., *Registre des Associés*, commencé en 1734 seulement, mais les précisions sur la fondation sont reproduites d'un « ancien registre ».

assistance. Aidez-moi, votre petit serviteur, à me dédier, me consacrer et me dévouer à l'Esprit-Saint, votre céleste Epoux, en l'honneur de qui, malgré ma faiblesse, je veux prendre aujourd'hui un engagement très important. Ma bonne mère, écoutez-moi ; Esprit tout-puissant, écoutez ma bonne mère et, par son intercession, daignez éclairer mon esprit de votre lumière et embraser mon cœur du feu de votre amour, afin que, dans cette maison qui vous est consacrée, je fasse tout ce qui vous plaît, tout ce qui touche à votre gloire, ma sanctification et l'édification de mes frères. »

Formule qu'ont commentée les successeurs de Poulart des Places à la direction du Séminaire et de la Congrégation, comme suit :

« Tout l'objet de cette cérémonie consiste dans un acte de consécration que nous faisons de nous-mêmes au Saint-Esprit, sous l'invocation de Marie conçue sans péché, et à Marie elle-même, par la grâce et l'inspiration du Saint-Esprit.

« Cette consécration fait partie essentiellement de l'esprit de nos constitutions ; les saintes promesses que nous y faisons sont comme l'héritage que nos père nous ont laissé. Ils étaient pauvres des biens du monde et ne voulaient être riches que des Dons du Saint-Esprit, qui faisaient tout leur trésor...

« Ils se sont consacrés à l'Esprit-Saint sous l'invocation de Marie conçue sans péché et ils nous ont offerts nous-mêmes à eux. Nous ne pouvons ni appartenir à un meilleur maître que l'Esprit-Saint ni être sous une meilleure sauvegarde que celle de Marie. Consacrons-nous

donc à l'un et à l'autre selon l'intention de nos pères... »

Et encore : « Comprenons bien l'étendue de ces trois mots : je me dédie, je me consacre, je me voue ». C'est en quelque sorte la dédicace et la consécration que nous faisons de nous-mêmes au Saint-Esprit, comme de temples dédiés à son culte, comme de vases consacrés en son honneur. De même donc qu'un temple dédié au culte divin ne peut servir qu'à cette fin, et qu'il est profané dès qu'il est employé à des usages ordinaires, de même nos âmes et nos corps ne doivent plus servir qu'à honorer le Saint-Esprit, dont ils sont devenus les temples d'une manière spéciale... Ainsi, dépouillés de tout, nous sommes assez riches ; son amour, voilà notre trésor...

« Nous nous engageons à rechercher l'honneur du Saint-Esprit, d'abord au-dedans de nous, par un esprit de docilité parfaite à la volonté de Dieu, d'obéissance et de soumission parfaite aux mouvements de la grâce, par un esprit d'abandon de nous-mêmes aux desseins de la divine Providence. Il faut se laisser gouverner par le Saint-Esprit, ne suivre que ses impressions et résister à toutes celles de la chair ; n'avoir d'autres affections et d'autres intentions que celles qu'il inspire, lui faire confiance et rejeter toute inquiétude : *« Il est mon berger, je ne manquerai de rien »* (Ps. 22, 1)...

« Alors, nous serons disposés à remplir un autre devoir : Enfants de Marie et du Saint-Esprit, nous nous appliquerons, par nos discours et par nos exemples, à les faire connaître, aimer et servir, nous porterons tous nos frères à glorifier l'Esprit-Saint, à honorer sa divine épouse...



« C'est ainsi que nous marcherons sur les traces de nos pères... Alors nous pourrons appeler Marie notre Mère ; nous serons sa famille, et l'Esprit-Saint nous regardera comme ses enfants ».<sup>(1)</sup>

Lorsqu'en 1848, par décision de la Propagande, ratifiée par Pie IX, le 10 septembre de la même année, la Société des Missionnaires du Saint Cœur de Marie fondée par Libermann cessa d'exister, et que ses membres et aspirants furent agrégés à la Congrégation du Saint-Esprit, dont le P. Libermann devint le onzième Supérieur Général, rien en fait ne fut changé dans l'esprit et la spiritualité de la famille spiritaine ainsi renouvelée. Témoin, cet acte de consécration rédigé par Libermann sept ou huit ans plus tôt et légèrement retouché par lui après la réunion des deux sociétés :

« Veuillez donc (ô ma Mère) accepter l'offrande que je vous fais de tout moi-même ; donnez-moi à l'Esprit-Saint, votre Epoux bien-aimé ; je veux me dévouer et me consacrer tout entier au divin Esprit et tout entier à votre Cœur immaculé. Je désire vivre et mourir, me dévouer et m'immoler à la suite de Jésus, dans la Société des Missionnaires, toute dévouée au tout-puissant Vivificateur des âmes et toute consacrée à votre immaculé Cœur.

« Ô très sainte Mère de mon Dieu..., je prends la ferme et inébranlable résolution de servir toute ma vie votre bien-aimé Fils, Jésus-Christ mon Seigneur : Je vous donne mon âme, pour qu'elle vous appartienne comme un

---

(1) Extraits des allocutions du 8 décembre 1837 et du 26 mai 1839. Arch. C.S.Sp.

enfant appartient à sa mère ; je vous chérirai toute ma vie d'un amour tendre et filial, et je prêcherai partout votre gloire.

« J'ouvre mon cœur et je l'abandonne au Divin Esprit : qu'il le remplisse, qu'il le possède et qu'il y agisse en souverain maître ; je veux, sous sa conduite, répandre son saint amour dans toutes les âmes qui me seront confiées par la bonté de votre bien-aimé Fils ». (N.D., t. X, p. 499).

Mais revenons au jour béni de la Pentecôte 1703, qui vit naître la famille spiritaine, le Séminaire et la Congrégation du Saint-Esprit sous l'invocation de la Vierge Marie conçue sans péché.

Le Père de Montfort qui, en ce mois de mai 1703, consacrait son ministère sacerdotal aux malades de la Salpêtrière, devait être présent à cette fête, ainsi que plusieurs des Pères du Collège Louis-le-Grand.

La condition requise pour être admis en ce nouveau Séminaire, c'était *d'être pauvre*. « On ne recevra dans cette maison, lisons-nous dans les Règlements de la Communauté, que des sujets dont on connaisse la pauvreté... On ne pourra, sous quelque prétexte que ce puisse être, y admettre des gens en estat de pouvoir payer ailleurs leur pension. On pourra cependant y recevoir quelques Escoliers, qui n'étant pas tout à fait dans la grande pauvreté, n'ont pas de quoy s'entretenir ailleurs. Il sera bon d'exiger quelque petite chose de ceux-cy pour les menus frais de la maison, afin qu'ils ne soient pas cause qu'on diminue le nombre des plus pauvres qu'on doit recevoir de préférence ».

Dès la rentrée d'octobre 1703, toutes les chambres disponibles étaient déjà occupées. Mais la disposition des lieux permettait d'en augmenter le nombre, grâce à une maison contiguë, la « Grande Maison » ; il suffirait pour cela d'obtenir l'accord du propriétaire pour ouvrir une porte de communication.

La plupart des étudiants reçus par M. des Places étaient de tout jeunes gens. Nous connaissons déjà J.B. Faulconnier. Bien vite s'ajouteront d'autres noms, tels que René-Jean Allenou de la Ville-Angevin, du diocèse de Saint-Brieuc ; Pierre Thomas, du diocèse de Coutances, qui sera le futur biographe du fondateur ; Pierre Caris, de Rennes qui, pendant près d'un demi-siècle, sera le père nourricier des pauvres écoliers et mourra en odeur de sainteté ; Joseph Hédan, du diocèse de Saint-Malo ; René Le Sauvage, du diocèse de Rennes, qui devait mourir prématurément. Très tôt, peut-être même dès le début de son œuvre, Poullart des Places eut un collaborateur en la personne de Jean Le Roy, né à Gourin, paroisse voisine de l'abbaye de Langonnet à cette époque du diocèse de Quimper. Il était déjà assez avancé dans ses études théologiques, pour qu'il puisse être ordonné prêtre en 1705.

Ainsi, sous l'impulsion de son jeune fondateur, tout brûlant de zèle, la petite communauté prenait une rapide extension, si bien que dès 1705, il faudra songer à trouver une maison plus vaste pour accueillir les 60 à 70 élèves qu'elle comptera alors.

Mais auparavant M. des Places devait traverser une rude épreuve en sa vie intérieure, dont il rend compte dans le document déjà cité, « *Réflexions sur le passé* »,

qu'il rédigea aux vacances de Noël 1704, lors d'une retraite de huit jours au Noviciat des Jésuites, rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice. Comme pour beaucoup d'autres serviteurs de Dieu, le Saint Curé d'Ars en particulier, le démon va jeter le trouble dans son esprit et essayer de le détourner de la voie dans laquelle il s'est engagé.

## L'heure des ténèbres

Cet état pénible, qui fut le lot de M. des Places depuis les débuts de l'année 1704, semble avoir comme première cause le surmenage, occasionné par les soucis que lui donne sa Communauté au fur et à mesure de son développement. D'où, fatigue, difficulté à fixer son esprit : « Hélas ! soupire-t-il, je ne trouve plus chez moi d'attention à la présence de Dieu, je n'y pense plus dans mon sommeil, presque jamais à mon réveil, toujours distrait dans mes prières ». Difficulté aussi à dominer ses sens et à réprimer les mouvements premiers de la nature : « Plus d'attention à garder mes sens, écrit-il ; parlant volontiers de choses indifférentes ; regardant tout, écoutant tout... Souvent fier, sec et dégoûté ; des tons hauts, des paroles aigres ; des réprimandes vertes et longues ; une physionomie sombre, indice de ma mauvaise humeur... ». « Manque de régularité dans la prière, les exercices de piété, l'étude — car il est lui-même étudiant —, les repas : transposant presque toujours les heures marquées, note-t-il, — dérangé jusque dans les heures de repas ; tantôt mangeant

de bonne heure, tantôt très tard, comme à trois heures dîner (repas de midi), et souper (repas du soir) à neuf (heures). Faisant pourtant tous les jours d'assez belles résolutions... Hélas ! je ne suis plus qu'un masque de dévotion et l'ombre de ce que j'ai été ! »

Il faut y voir aussi — dans cet état pénible — *une épreuve passive*, par laquelle l'Esprit-Saint purifie l'âme des multiples imperfections que comporte la ferveur sensible, telle que l'a connue Poullart des Places pendant les dix-huit mois qui ont précédé ce temps d'épreuve, alors qu'il recevait « des consolations en abondance » et que le Seigneur le portait « lui-même sur ses épaules des heures entières », quand il lui arrivait de « faire un pas » vers ce doux Maître.

Saint Bernard parle de ce genre d'épreuve, de cette *nuit*, qu'il a éprouvée lui-même, lorsqu'il écrit : « Le chant des psaumes me dégoûte ; je ne trouve plaisir ni à la lecture ni à aucune forme de prière ; si je veux méditer, je ne trouve quoi que ce soit. Oh ! poursuit-il, que devient cet enivrement de l'esprit, cette paix, cette sérénité, cette joie qui fait toute la consolation de notre exil ! »<sup>(1)</sup>

C'est le temps pour l'âme de vivre de foi pure, en s'appuyant uniquement sur la Parole de Dieu. C'est ainsi qu'elle entrera dans la voix de la contemplation, où elle retrouvera sérénité, joie et paix.

M. des Places, lui, attribue ce malheureux état au relâchement, à la tiédeur et à la présomption, qui a été la sienne, d'entreprendre cette œuvre des pauvres écoliers,

---

(1) Sermons sur le Cantique des Cantiques : Sermon LIV.



alors qu'il n'était pas mûr pour cela. « Je considère que la source de mon relâchement, ou pour parler plus juste et comme je dois, de ma chute et de mon égarement, écrit-il c'est de m'être trop tôt tiré de la solitude, de m'être répandu au dehors, *d'avoir entrepris l'établissement des pauvres écoliers et d'avoir voulu soutenir la chose*. Je n'avais pas assez de fonds de vertu pour cela et je n'avais pas encore assez acquis d'humilité pour me mettre en toute pureté à la tête d'une telle bonne œuvre. Dix ans de retraite à ne penser qu'à moi n'étaient point un temps trop long ».

Ce n'est pourtant qu'avec la permission de son directeur qu'il a entrepris cette œuvre. « C'est vrai, répond M. des Places, mais comment lui proposai-je la chose ? De quels tours ne me servis-je point ? Il ne s'agissait d'abord, disais-je, que de quatre ou cinq pauvres écoliers qu'on tâcherait de nourrir doucement, sans que cela parût avoir de l'éclat. Je ne dis peut-être pas alors toutes les vues de mon ambition et de ma vanité, et j'ai tout lieu de craindre, et j'en tremble devant Dieu, de n'avoir pas eu, dans toutes ces consultations, la candeur, la simplicité et l'ouverture que je devais ». Et il conclut : « Ces réflexions me pénétrèrent de douleur. J'ai quitté le monde pour rechercher Dieu, pour renoncer à la vanité et pour sauver mon âme ; et serait-il possible que je n'eusse fait que de changer d'objet et que j'eusse toujours conservé le même cœur ? Que me servirait donc enfin d'avoir fait la démarche que j'ai faite ? » (Ecrits, p. 74).

C'est ainsi que l'Esprit-Saint établit l'âme dans l'humilité vraie. Sainte Thérèse d'Avila voit là le profit qu'on

retire de la vie active, lorsqu'elle est entreprise par obéissance ou charité au service du prochain. « Nous apprenons à nous connaître, écrit-elle, et nous voyons jusqu'où va notre vertu. Quelque sainte que soit à ses propres yeux une personne qui vit toujours dans la solitude, elle ne sait pas, et elle n'a nul moyen de savoir si elle a de la patience et de l'humilité. C'est comme pour un guerrier : on n'est sûr de sa bravoure que quand on l'a vu au champ de bataille... O mon Dieu ! qu'il nous est utile de connaître la grandeur de notre misère... »<sup>(1)</sup>

Il semble aussi que la venue prochaine dans l'œuvre de M. Le Barbier, un prêtre de Rennes récemment ordonné, ait paru à M. des Places comme une occasion providentielle de lui remettre le gouvernement de sa petite communauté.

Mais, comme dans ses précédentes retraites, il dut demander conseil, peut-être à Simon Gourdan, un saint religieux de l'Abbaye de Saint-Victor, avec qui M. des Places, nous dit son premier biographe, resta « lié d'une étroite amitié » jusqu'à sa mort. Celui-ci n'eut aucune peine à apaiser le jeune fondateur qui, rassuré, continua à se dépenser pour ses pauvres écoliers.

---

(1) Livre des Fondations, ch. 5.

## Rue Neuve Saint-Etienne<sup>(1)</sup>

L'année 1705 fut marquée par plusieurs événements intéressant la vie de la jeune Communauté de la rue des Cordiers.

Ce fut tout d'abord, dès le début de janvier, l'arrivée de M. Le Barbier, un ami d'enfance de M. des Places, qui allait le seconder dans le gouvernement de la maison. C'était le fils de Maître Claude Le Barbier, un des notaires de François-Claude Poullart, père de Claude-François. Il avait été ordonné prêtre à Rennes, le 15 septembre précédent.

Les familles Le Barbier et Poullart des Places entretenaient des relations d'amitié ; Madame Poullart était même la marraine du plus jeune des frères de Michel-Vincent, qui allait ainsi devenir lui-même, le premier prêtre de la jeune société.

Devant les difficultés qu'il trouvait à diriger seul, tout en poursuivant ses études de théologie, une communauté en plein développement, M. des Places sentit en effet le besoin d'être aidé dans sa tâche. D'autre part, la présence d'un prêtre s'imposait dans une œuvre de ce genre. C'est ce qui amena M. des Places à solliciter la venue de son ami, en qui il avait pleine confiance, et son concours pour la marche de l'œuvre.

Ce fut aussi au cours de cette année 1705 que M. des Places recevra les quatre ordres mineurs, le 6 juin.

Deux jours plus tard, le 8 juin, sa sœur Jeanne-Françoise épousait le « Chevalier Messire Henry Le Chat,

---

(1) L'actuelle rue Rollin.

seigneur de Vernée en Anjou, Conseiller au Parlement de Bretagne ». C'était une consolation pour les parents de Claude-François ; leurs vœux se trouvaient en partie réalisés : leur gendre était Conseiller au Parlement, et leurs petits-enfants seraient nobles.

Début octobre, un jeune sous-diacre de 22 ans, originaire de Janzé, au diocèse de Rennes, s'adjoit à la jeune communauté. Il se nomme Jacques-Hyacinthe Garnier et sera, malheureusement pour peu de temps, le successeur de M. des Places à la tête de l'œuvre.

Ce même mois d'octobre 1705, M. des Places signe le bail lui concédant, à compter de la Noël, la jouissance d'une maison située au numéro 8 de la rue Neuve-Saint-Etienne, l'actuelle rue Rollin. La maison de la rue des Cordiers était devenue trop petite. Cette nouvelle maison permettrait de loger 60 à 70 étudiants et n'était pas éloignée du Collège Louis-le-Grand.

Le transfert eut lieu comme prévu, à la fin de l'année. La maison comportait deux corps de logis. Le propriétaire s'était réservé presque entièrement le plus petit, qui donnait directement sur la rue. C'est dans ce pavillon, qui seul subsiste, que se trouvait, au rez-de-chaussée, la chambre de M. des Places. Elle sera occupée quelques années plus tard, à partir de 1712, par Charles Rollin, ancien Recteur de l'Université qui, dans un distique aujourd'hui encore gravé au-dessus de la porte de la chambre occupée par M. des Places, chante le charme de cette « maison aimée entre toutes, grâce à laquelle, habitant de la campagne et de la ville, dit-il, je jouis en paix et de moi et de Dieu ».

Aux vacances de l'année 1706, Claude-François passa quelque temps à Rennes, près de ses parents. Au cours de ce séjour, il leur demanda de le pourvoir du titre sacerdotal exigé par le Concile de Trente de tout candidat au sous-diaconat non titulaire d'un bénéfice ecclésiastique.

S'il y avait consenti, il serait déjà « pourvu ». Un certain François Lucas de Saint-Macou, prêtre et missionnaire apostolique, d'entente vraisemblablement avec le père de Claude, avait résigné, en effet, en cour de Rome, trois bénéfices en sa faveur, au revenu d'au moins 1 800 livres. Mais Claude-François refusa cette offre, et ne consentit à recevoir de ses parents d'autre titre clérical que la rente viagère de 60 livres exigée par l'évêque de Rennes, même de ses séminaristes les plus pauvres. Ce qui fut fait le 23 août 1706, en l'étude de M<sup>e</sup> Le Barbier « notaire royal et apostolique ». Une rente viagère de 60 livres, « nette et quitte de toutes rentes, charges et devoirs », était assurée à M. Claude-François Poullart, à prendre « sur les revenus de la terre noble des Mottais, située en la paroisse de Saint-Laurent des Vignes » ; ses parents se réservant « le surplus des revenus, fonds et propriété de ladite terre..., lesquels revenus ils ont dit excéder de beaucoup au-delà de ladite somme de soixante livres de rentes ».

Muni de son titre clérical, Claude-François put solliciter de l'évêque de Rennes ses lettres dimissoires pour le sous-diaconat qui lui fut conféré à Paris le 18 décembre 1706.

De nouvelles dimissoires obtenues le 2 février 1707, lui permirent de recevoir le diaconat le samedi des



Quatre-Temps de Carême, qui tombait cette année-là le 19 mars.

Enfin ses lettres de prêtrise, signées du Vicaire Général de Mgr de Lavardin, évêque de Rennes, et datées du 15 juillet, lui furent remises, sans doute de main en main, lors d'un séjour en famille en fin d'année scolaire.

Le 8 septembre 1707, nous le retrouvons en famille, mais cette fois en Anjou, au château de Vernée, pour le baptême de son neveu Henry Le Chat, fils aîné de sa sœur, dont il sera le parrain.

La rentrée scolaire fut marquée par une épreuve, le rappel par l'évêque de Quimper de Jean Le Roy, prêtre depuis deux ans et collaborateur précieux de M. des Places. Heureusement, outre MM. Le Barbier et Garnier, plusieurs anciens de la rue des Cordiers étaient en mesure d'assumer une part de responsabilité dans le gouvernement de la Communauté. Poullart des Places put ainsi sans trop de préoccupations se préparer à la prêtrise.

Celle-ci lui fut conférée le 17 décembre 1707, par l'évêque de Meaux, Mgr Henri de Thiard, futur cardinal de Bissy.

Eut-il le bonheur de donner à ses parents sa première bénédiction sacerdotale ? C'est peu probable. Nulle crainte, par contre, de se tromper en évoquant sa joie de bénir ces jeunes clercs que Dieu lui avait confiés. Et plus encore celle de monter enfin à l'autel de sa petite chapelle et de distribuer lui-même à ses enfants le Corps du Seigneur. Nul doute non plus qu'il n'ait tenu à célébrer l'une de ses premières messes dans ces sanctuaires très chers à son cœur : la chapelle de la Vierge Noire de Paris, pro-

tectrice de sa communauté, et la crypte de Notre-Dame de Saint-Victor, dont son ami Simon Gourdan était le chapelain.

Pour l'année 1708, il faut noter *La Thèse*, analogue au « Grand Acte » qui couronnait les études de philosophie chez les Pères Jésuites, que défendirent deux élèves du Séminaire du Saint-Esprit, René Le Sauvage et Michel de la Borde. Cette Thèse, organisée par M. des Places comme moyen d'émulation, était dédiée par ses défenseurs à Saint Claude, archevêque de Besançon, le patron de leur supérieur, et fut soutenue en fin d'année scolaire, le 28 juillet.

A la rentrée scolaire, en octobre, nous trouvons parmi les nouveaux venus dans la communauté, un diacre de 24 ans, M. Louis Bouic, originaire de Guillac, près de Ploërmel, au diocèse de Saint-Malo ; il dut être ordonné prêtre en septembre 1709. C'est lui qui sera le deuxième successeur de M. des Places à la tête de la Communauté, et la dirigera pendant plus d'un demi-siècle.

C'est aussi au cours de ce dernier trimestre de 1708 que, sur le conseil de Saint Jean-Baptiste de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes, l'abbé Jean-Charles Clément, un jeune clerc, désireux de prendre en charge des jeunes garçons pour les instruire et leur donner un métier, sollicita le concours de M. des Places pour la direction spirituelle de l'œuvre envisagée. Un mémoire fut même rédigé et présenté au Cardinal de Noailles, qui y donna son agrément.

## L'hiver 1709 à Paris

L'hiver de 1709 reste, pour les historiens, le « Grand hiver », l'une des plus dures épreuves, non seulement du règne de Louis XIV, mais de toute l'Histoire de la France. Pour la toute jeune famille des pauvres écoliers, ses conséquences furent tragiques.

Deux vagues de froid exceptionnel se succédèrent en janvier et en février, répandant la mort et la désolation dans tout le royaume. Un contemporain rapporte que « plus de 32 000 Parisiens furent emportés seulement par un excès de froid ». Un autre témoignage précise qu'il en mourut 24 000 entre le 5 janvier et le 2 février.

L'hiver ne fut pas moins rigoureux en province, si bien qu'après le froid, ce fut la famine. « Innombrable, écrit Saint-Simon dans ses Mémoires, le peuple qui mourut de faim réelle et à la lettre, et de ce qu'il en périt des maladies, causées par l'extrémité de la misère ».

La petite communauté de la rue Neuve-Saint-Etienne, qui ne vivait que d'aumônes, ne fut pas épargnée. Les santés furent fortement ébranlées ; celle de M. des Places en premier lieu, on s'en doute. Un des jeunes de la communauté, sur lequel il pouvait compter, René Le Sauvage, qui avait soutenu la « Thèse » l'été précédent, mourut et fut enterré la veille de la Pentecôte.

Faut-il voir un rapport entre cette situation dramatique des Parisiens et le rappel inopiné à Rennes par Mgr de Lavardin de M. Le Barbier ? Toujours est-il que celui-ci apprit qu'il avait été nommé à la cure de Bain-de-Bretagne à la date du 8 février 1709. Poullart des Pla-

ces allait se trouver de ce fait privé de la collaboration de celui qui, après avoir été son ami d'enfance, était devenu son bras droit dans la direction du Séminaire. Michel-Vincent Le Barbier tint cependant à continuer à partager jusqu'à la fin de l'année scolaire les épreuves des pauvres écoliers. Un matin de juin, avant de prendre place dans la diligence de Bretagne, il embrassa son ami pour la dernière fois, car ils ne se reverraient pas.

D'autres soucis attendaient M. des Places. Depuis quelque temps, il avait trouvé une autre maison pour son séminaire, estimant sans doute trop étroite celle de la rue Neuve-Saint-Etienne. C'était une grande propriété, située à quelques pas de celle qu'il allait quitter, entre la rue Mouffetard et la rue Neuve-Sainte-Geneviève, actuellement rue Tournefort<sup>(1)</sup>. Il résilia donc le bail de la première maison, le 17 août 1709, s'engageant à en laisser la jouissance au nouveau locataire à la date du 1<sup>er</sup> octobre. Il fallut dès lors préparer sans plus tarder le déménagement de la communauté dans ce nouveau local. Hélas ! le jeune supérieur ne ferait que passer dans cette nouvelle demeure.

---

(1) La nouvelle maison comportait une double entrée, l'une au numéro 36 de la rue Mouffetard, l'autre, la principale, au numéro 11 de l'actuelle rue Tournefort.

## Mort de Claude-François Poullart des Places

En plus des soucis qu'entraînait ce déménagement, il fallait songer à la rentrée scolaire. Celle-ci, comme chaque année, devait être précédée de l'examen des candidats au séminaire et suivie d'une retraite de huit jours.

La santé du jeune supérieur qui n'avait jamais été brillante, laissait beaucoup à désirer. Le froid et la faim l'avaient d'autant plus marqué qu'il aimait toujours mieux « manquer de quelque chose que de voir ses écoliers en manquer ».

Dans les derniers jours de septembre, « tandis que M. des Places se livrait tout entier aux soins qu'exigeait sa communauté naissante et qu'il s'épuisait d'austérités, nous dit son premier biographe, il fut attaqué d'une pleurésie jointe à une fièvre continue et à un ténésme violent qui lui causa pendant quatre jours des douleurs extrêmes. Elles ne purent arracher de sa bouche un mot de plainte, encore moins d'impatience. On n'apercevait le redoublement de ses souffrances que par les actes de résignation qu'elles lui faisaient produire. La défaillance même de la nature semblait lui prêter de nouvelles forces pour répéter souvent ces paroles du saint Roi David : *« Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des célestes armées ; mon âme soupire et languit après la demeure du Seigneur »* (Ps. 84).

Le 1<sup>er</sup> octobre, jour fixé pour le déménagement, on le transporta avec les précautions que l'on devine, à la maison de la rue Neuve-Sainte-Geneviève.



« Dès que l'on sut à Paris que sa maladie était sérieuse, un grand nombre de personnes, distinguées par leur piété et par leurs places, vinrent le voir : Messieurs les Directeurs des Séminaires de Saint-Sulpice, de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, de Saint-François-de-Sales. Le saint homme M. Gourdan (de l'abbaye de Saint-Victor) l'envoya aussi visiter de sa part », nous dit encore son premier biographe.

M. des Places ne fut nullement surpris par la mort ; depuis des années, il se préparait un jour par mois à bien mourir, communiant en viatique, faisant ses prières et toutes ses actions « comme les dernières de sa vie », se couchant le soir comme s'il entrait dans son cercueil.

On lui administra les derniers sacrements ; et après les avoir reçus en pleine connaissance, il expira doucement. C'était le 2 octobre 1709, sur les cinq heures du soir. Il était âgé de trente ans et sept mois, et ne comptait que un an et un peu plus de neuf mois de sacerdoce.

Sa dépouille mortelle fut déposée dans la fosse commune du Petit Cimetière de la Paroisse Saint-Etienne-du-Mont, au chevet de l'église, à l'ombre de la chapelle de la Vierge. Le père des pauvres écoliers, qui avait tant aimé les pauvres et chéri la vertu de pauvreté, partageait ainsi la sépulture des pauvres.

Jacques-Hyacinthe Garnier, qui venait d'avoir 26 ans et n'était prêtre que depuis Noël, donc depuis moins d'un an, prit la direction du séminaire. Déjà marqué par les privations, le nouveau supérieur mourut à son tour au début de mars 1710. Les sept séminaristes les plus anciens se réunirent pour lui donner un successeur. Un seul d'entre

eux, Louis Bouic, de Guillac, au diocèse de Saint-Malo (actuellement au diocèse de Vannes) était prêtre depuis quelques mois. C'est lui qui fut élu. Avec l'aide de Pierre Caris et de Pierre Thomas, il gouvernera le Séminaire et la Congrégation du Saint-Esprit pendant plus d'un demi-siècle, jusqu'à sa mort, en janvier 1763.

Au début de juin de cette même année 1710, le courrier de Bretagne apporta une nouvelle qui, une fois de plus, jeta les pauvres écoliers dans l'affliction : M. Le Barbier, qui, après avoir été comme leur frère aîné, ne les avait quittés qu'à contre-cœur, avait été rappelé à Dieu, lui aussi, le 22 mai, à l'âge de 30 ans et huit mois.

« *Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; s'il meurt, il porte beaucoup de fruit* » (Jn 12, 14). C'est par la croix que le Christ Jésus a sauvé le monde ; c'est aussi de la croix que doivent être marquées toutes les œuvres suscitées par l'Esprit-Saint pour le salut des hommes. Il ne pouvait pas en être autrement pour l'œuvre des pauvres écoliers.



## II. SON ŒUVRE





# SON ŒUVRE

## **1. Comment Claude-François Poullard des Places a été amené à discerner le dessein de Dieu sur lui, sa vocation personnelle**

Tout enfant, Claude-François fait preuve de piété et est attiré vers l'autel. Ses jeux préférés consistent à élever de petits autels et à imiter les gestes du prêtre qu'il a observés à l'église.

Adolescent, à Saint-Sauveur, il aime venir prier devant la statue de Notre-Dame des Miracles et des Vertus, et implorer la grâce de la pureté. Dès la première année peut-être de son entrée au Collège des Jésuites, il fait partie d'un groupe de prière constitué de jeunes camarades, qui se réunissent régulièrement dans un petit oratoire pour y prier ensemble et s'entraîner mutuellement à une vie de mortification.

Membre de la Congrégation Notre-Dame et disciple de l'abbé Bellier, il visite volontiers les pauvres de différents hôpitaux de la ville de Rennes, entraîné dans cette tâche de miséricorde envers les malheureux par son grand ami et condisciple, Grignon de Montfort.

Aussi n'est-on pas surpris, à la fin de sa philosophie, lors de la retraite de fin d'études organisée par les Pères Jésuites pour leurs élèves, de le voir décidé à se consacrer entièrement à Dieu, en optant pour le sacerdoce, malgré la peine que cette décision va causer à ses parents, et particulièrement à son père, qui a d'autres desseins sur lui. Il envisage d'aller à Paris afin d'y faire ses études de théologie en Sorbonne, et d'y prendre des grades universitaires en vue d'une carrière ecclésiastique. C'était en 1698 ; il a alors dix-neuf ans et demi.

Sur le conseil de son père, il entreprend à Nantes des études de droit. A la fin de ces deux années de droit, ses dispositions n'ont pas changé ; il attendra néanmoins encore un an avant de commencer sa théologie.

En 1701, à 22 ans, avant de partir pour Paris, il fait une nouvelle retraite, qui va marquer un grand tournant dans sa vie. Il ira bien à Paris pour sa théologie, mais pas en Sorbonne ; c'est chez les Pères Jésuites, du Collège Louis-le-Grand, qu'il suivra les cours de théologie et autres sciences ecclésiastiques, ce qui comporte pour lui le renoncement aux grades universitaires, que seule la Sorbonne pourrait lui concéder. Ce fut un gros sacrifice pour lui, passionné pour la gloire et dont le défaut dominant, nous dit-il lui-même, était l'ambition. Il le fait, semble-t-il, sur le conseil du directeur de la retraite, qui lui

aura fait remarquer sans doute le danger qu'il y aurait pour lui à se mettre à l'école des maîtres de tendance gallicane et janséniste, qui enseignaient à cette époque à la Sorbonne. C'est principalement pour cette même raison qu'il exigera plus tard des élèves du Séminaire du Saint-Esprit, dont il sera le fondateur, qu'ils suivent les cours des Jésuites à Louis-le-Grand et renoncent, par le fait même, aux grades universitaires.

A Louis-le-Grand, où nous le trouvons au début de l'année scolaire 1701-1702, tout en gardant « un air fort poli selon le monde », comme nous dit son premier biographe, il s'intéresse aux pauvres, aux petits savoyards, qu'il catéchise à l'occasion, et surtout aux étudiants pauvres, qui aspirent au sacerdoce, mais que les soucis matériels empêchent d'être tout à leurs études, aux « pauvres écoliers » comme on les appelle.

Devenu clerc par la tonsure, qu'il reçut à la mi-août 1702, il commence une vie nouvelle, toute donnée à Dieu, à l'exemple de Michel Le Nobletz, dont il lit la vie, laquelle à bien des égards ressemble à la sienne. Il porte la soutane et se comporte désormais avec la « simplicité des ecclésiastiques les plus réformés », nous dit son biographe, c'est-à-dire les plus soucieux de la dignité qui convient à leur état, sans forfanterie mais aussi sans respect humain.

C'est alors qu'il se sent de plus en plus attiré à s'occuper des pauvres écoliers, à leur venir en aide matériellement et spirituellement. Lorsque son ami, Grignon de Montfort, viendra le solliciter de se joindre à lui pour l'œuvre des Missions populaires, Claude Poullart est

désormais pleinement conscient de la volonté de Dieu sur lui : « Je vous préparerai des missionnaires, lui répond-il, et vous les mettrez en exercice. Par ce moyen vous serez satisfait, et moi aussi ».

## 2. La grande misère des pauvres écoliers

En signant le décret sur la création et l'organisation des séminaires, les Pères du Concile de Trente avaient poussé des cris de joie et déclaré que ce seul décret aurait suffi à les payer de toutes leurs peines. Ils savaient que la réforme de l'Eglise, objectif principal du Concile, n'aurait pas lieu sans la réforme du clergé et qu'il n'y aurait pas de réforme du clergé sans l'ouverture de séminaires.

Dans ces établissements — le texte conciliaire le demandait formellement — les jeunes clercs pauvres devaient être reçus de préférence et gratuitement.

En France, la volonté du Concile s'était heurtée à toutes sortes d'obstacles ; il avait fallu attendre cent ans, c'est-à-dire la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour voir la nouvelle institution porter ses premiers fruits. Et encore s'agissait-il le plus souvent de *séminaires d'ordinands*, c'est-à-dire que les jeunes clercs y étaient reçus moins pour faire des études que pour se préparer, par un temps de retraite plus ou moins long, à leur ordination et aux fonctions du ministère sacerdotal.

Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, on assiste à

Paris, à des essais de séminaires pour pauvres écoliers. C'est ainsi que Grignion de Montfort, qui est lui-même un « pauvre écolier », ne recevant aucune aide de sa famille, est reçu en 1693 dans une maison louée au Séminaire de Saint-Sulpice par un ancien curé de la paroisse de Saint-Sulpice, M. de la Barmondière, afin d'y accueillir quelques pauvres écoliers, jusqu'à une trentaine. Mais au bout de quelques mois, la personne qui avait d'abord payé la pension de M. Grignion, cessa de lui faire cette charité. Il allait être « mis sur le pavé », lorsque son supérieur le choisit « avec trois autres qui n'étaient pas plus riches que lui, pour aller veiller les morts sur la paroisse de Saint-Sulpice, quand on les demanderait — ce qui arrivait trois ou quatre fois par semaine — afin, dit M. Blain, un des condisciples de Grignion, de trouver dans la rétribution attachée à cet office, de quoi fournir à leur pension... Son entretien restait encore à trouver, et il résolut de le chercher dans la charité du prochain, et de boire avec générosité la honte attachée à cette espèce de mendicité ».

Quant au régime de cette communauté, le même M. Blain nous donne ces précisions : « Il n'y avait point à craindre de blesser ni la sobriété ni la sensualité, car les portions étaient si minces et si peu ragoûtantes dans l'année 1693, qui était une année de cherté, qu'on pouvait se flatter de s'être bien mortifié en mangeant, et qu'on était en état, au sortir du repas, de recommencer et d'en faire un meilleur ».

De la communauté de M. de la Barmondière, Louis Grignion et son ami, M. Blain, que nous venons de citer, passèrent dans celle que M. Boucher, un docteur en Sor-



bonne, entretenait depuis quelque temps dans une dépendance du Collège de Montaigu. M. Boucher n'exigeait aucune pension de ses séminaristes ; mais au dire de M. Blain, « la nourriture, aussi bien que tout le reste, y était très pauvre et dégoûtante ; et l'on pouvait aisément, en allant prendre ses repas, entrer dans les dispositions de ce grand saint, qui dit qu'il faut aller à la table comme à une espèce de tourment : *Ad mensam tamquam ad patibulum* (mot à mot : à la table comme à la potence) ».

M. Blain put supporter ce régime jusqu'en 1702. Il n'en fut pas de même pour Grignon de Montfort, qui, tombé malade, fut transporté à l'Hôtel-Dieu. Au sortir de l'hôpital, sa grande réputation de vertu lui valut une bourse au Séminaire de Saint-Sulpice, où il resta jusqu'à son ordination.

C'est dans ce contexte historique qu'il faut placer l'initiative de Claude Poullart des Places. On commençait seulement à s'occuper sérieusement des pauvres écoliers. A quelques exceptions près, tous les élèves des grands séminaires devaient payer pension. Dans les petites communautés elles-mêmes, la gratuité n'était jamais tout à fait complète, et les conditions de vie peu propres à favoriser la piété et de sérieuses études.

### 3. Au service des pauvres écoliers

La fondation de M. Poullart des Places n'apparaît pas seulement comme une œuvre de plus parmi les communautés de pauvres écoliers. Son originalité résulte d'une conception d'ensemble qui, par ses exigences quant à la

pauvreté des candidats à admettre et à la gratuité de leur entretien matériel durant toute la durée de leurs études ; quant à la durée et la qualité des études, ainsi qu'à l'orthodoxie de l'enseignement dispensé ; enfin, quant à la formation spirituelle assurée, l'emporte sans commune mesure sur toutes les réalisations antérieures de ce genre.

### **Un séminaire gratuit pour les plus pauvres.**

Pour être admis au Saint-Esprit, il ne suffisait pas de mériter le nom de « pauvre écolier », il fallait être pauvre parmi les pauvres.

« On ne recevra dans cette maison que des sujets dont on connaisse la pauvreté », lisons-nous dans les *Règlements* du Séminaire.

« On ne pourra, sous quelque prétexte que ce puisse être, y admettre des gens en état de pouvoir payer ailleurs leur pension. On pourra cependant y recevoir quelques écoliers qui, n'étant pas tout à fait dans la grande pauvreté, n'ont pas pourtant de quoi s'entretenir ailleurs. Il sera bon d'exiger quelque petite chose de ceux-ci pour les menus frais de la maison, afin qu'ils ne soient pas cause qu'on diminue le nombre des plus pauvres, qu'on doit recevoir de préférence » (Règlements p. 166, n° 6).

Le pauvre écolier admis dès le début de sa *Logique* (c'est-à-dire de sa première année de philosophie) dans la nouvelle communauté était, sauf démerite, assuré d'y être logé et nourri gratuitement, parfois même habillé, jusqu'au jour où il commencerait son ministère, c'est-à-dire

pendant une période de six ans au minimum, de neuf au maximum. Libéré de toute préoccupation d'ordre matériel, il suivait un règlement dont l'unique but était de lui permettre d'acquérir une solide formation spirituelle et intellectuelle.

Le menu des pauvres écoliers était ordinairement des plus simples et tel qu'il convenait à des pauvres, mais suffisant en quantité et en qualité. Alors que M. des Placés ne buvait lui-même jamais de vin, ses étudiants en recevait un quart de litre chaque jour, une « ronquille », c'est-à-dire à peu près un huitième de litre, à chacun des deux principaux repas.

Le budget de la communauté comprenait d'autres rubriques que le réfectoire : loyer, mobilier, lingerie, bibliothèque, fournitures scolaires, infirmerie, etc.

La communauté pouvait compter sur une partie de la desserte des pensionnaires de Louis-le-Grand, comme l'avait promis le P. Megret, l'économe du Collège. L'une des obligations du cuisinier était d'aller « chez les Révérends Pères Jésuites, chercher les restes qu'ils ont la charité de donner » (Règl. n° 4). Elle fut aidée aussi par les aumônes d'amis de l'œuvre, comme M. Gorge d'Antraisgues, Caissier Général de la douane, Fermier Général des fermes réunies de France et Secrétaire du Roi, et son fils, Conseiller au Parlement de Paris.

### **Des études sérieuses, contrôlées et encouragées.**

Les séminaristes du Saint-Esprit suivaient les cours des Pères Jésuites au Collège Louis-le-Grand : trois ans de

philosophie et quatre ans de théologie, à raison de deux heures par jour. L'enseignement donné à Louis-le-Grand était approfondi et complété au Séminaire, non seulement par l'étude personnelle, mais aussi par des conférences, répétitions et exercices divers, dont étaient chargés trois répétiteurs : un pour la théologie, un pour la philosophie et un troisième pour la Sainte Ecriture. Le répétiteur en théologie et sciences annexes ne donnait pas moins de onze répétitions par semaine ; celui de philosophie n'en donnait que six, et celui d'Ecriture Sainte, une répétition, le dimanche et les jours de fêtes.

Pour favoriser l'émulation des élèves, deux fois par an, au Carême et en fin d'année, avaient lieu des examens, et, à la fin des cours, une soutenance solennelle de thèses, à la manière du Grand Acte du Collège de Rennes, par les élèves les meilleurs.

### **Dans la plus pure doctrine de l'Eglise catholique et romaine.**

En suivant les cours des Pères Jésuites, au lieu de ceux de la Sorbonne, les séminaristes du Saint-Esprit renonçaient aux grades universitaires, comme l'avait fait Poullart des Places lui-même.

Ce n'est pas par mépris des titres universitaires, ni non plus, au moins d'abord et principalement, pour mettre les séminaristes à l'abri de la tentation de rechercher les charges ecclésiastiques les plus lucratives et les plus honorables, pour lesquelles ces titres étaient exigés, mais bien avant tout par souci d'orthodoxie, pour avoir l'assu-

rance d'un enseignement exempt de jansénisme et de gallicanisme.

Tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'objectif des autorités civiles ou religieuses, chaque fois qu'elles voudront contraindre les Spiritains à suivre les cours de l'Université, sera de les soustraire à l'influence des Jésuites. Dans leur dépit de ne pouvoir y parvenir, les Jansénistes traitaient les Placites comme ils appelaient les élèves du Saint-Esprit, de « nourrissons des Jésuites ». « Qui dit Placite, écrira l'un d'eux, dit quelque chose encore pire qu'un Jésuite, si tant est qu'il puisse y avoir pire »<sup>(1)</sup>.

Pour plaider le maintien de leur tradition, les successeurs de Poullart des Places se garderont de mettre en avant des considérations d'ordre doctrinal. Ils auront soin de rester sur un plan tout pratique. Il leur suffira de souligner que la fréquentation de l'Université entraînant inévitablement la recherche des grades, puis celle des bénéfices ecclésiastiques, ruinerait l'idéal de désintéressement, qui était la raison d'être de leur maison et lui donnait son caractère spécifique, dénaturerait par conséquent « un établissement si avantageux à l'Eglise et à l'Etat ».

Il y aura là plus qu'un argument de circonstance, mais il laissera intentionnellement de côté le motif principal de l'attachement des Spiritains à l'enseignement des Jésuites et de leur méfiance de l'Université. Ce motif est clairement exprimé dans le jugement d'un Sulpicien, M. Grandet, le plus ancien qui nous soit parvenu sur l'œuvre de Poullart des Places. C'est « pour les élever dans

---

(1) Lettre à M. Becquet, p. 36.



les principes de la plus saine doctrine de l'Eglise catholique et romaine » que le fondateur du Séminaire du Saint-Esprit avait réuni ses pauvres écoliers.<sup>(1)</sup>

### **Une spiritualité apostolique.**

Si Poullart des Places avait le souci d'une solide formation intellectuelle de ses disciples, il ne se préoccupait pas moins, on s'en doute, de leur formation à la piété, ayant coutume de dire que, s'il redoutait le zèle aveugle d'un prêtre pieux mais ignorant, il craignait pour la foi et l'obéissance à l'Eglise celui d'un prêtre savant, mais dénué de piété.

Aussi les premières lignes des Règlements qu'il donnera à ses jeunes clercs sont-elles une recommandation à la prière. « Tous les écoliers adoreront particulièrement le Saint-Esprit, auquel ils ont été spécialement dévoués. Ils auront aussi une singulière dévotion à la Sainte Vierge, sous la protection de laquelle on les a offerts au Saint-Esprit.

« Ils choisiront les fêtes de la Pentecôte et de l'Immaculée Conception pour leurs fêtes principales. Ils célébreront la première pour obtenir du Saint-Esprit le feu de l'amour divin, et la seconde pour obtenir de la Très Sainte Vierge une pureté angélique ».

Toute la journée des séminaristes du Saint-Esprit était jalonnée de prières à l'Esprit-Saint et à la Vierge

---

(1) La vie de Messire Louis-Marie Grignon de Montfort, Nantes, 1724, p. 563.

Marie : Petit Office du Saint-Esprit et prières diverses à la Vierge.

Cette double dévotion à l'Esprit-Saint et à la Vierge Immaculée informe toute la spiritualité des disciples de Poullart des Places, et le Père Libermann, un siècle et demi plus tard, ne fera que l'explicitier, lorsqu'il mettra en tête de sa Règle provisoire des Missionnaires du Saint-Cœur de Marie, cette merveilleuse dédicace : « Tout à la très grande gloire de notre Père céleste, en Jésus-Christ notre Seigneur, par son divin Esprit et en union avec le Très Saint Cœur de Marie ! ».

A l'exemple de tous les saints, de saint Ignace en particulier, Poullart des Places était un passionné de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

Il est prêt pour cela à endurer la lutte, le mépris et les contradictions : « J'aurai des ennemis à combattre, écrit-il. Défendez-moi, Seigneur, contre ces tentateurs, et, puisque le plus redoutable est l'ambition, qui est ma passion dominante, humiliez-moi, abaissez mon orgueil, confondez ma gloire. Que je trouve partout des mortifications, que les hommes me rebutent et me méprisent. J'y consens, mon Dieu, pourvu que vous m'aimiez toujours et que je vous sois cher » (Ecrits, p. 35).

« Si les besoins corporels des membres de Jésus-Christ touchaient si fortement le cœur de M. des Places, nous dit son premier biographe, il était encore plus sensible à leurs besoins spirituels. Son zèle le portait à les instruire toutes les fois qu'il en pouvait trouver l'occasion. Il leur inspirait le bien d'une manière si douce et si charitable qu'on en était dans l'admiration... Pour dédomma-

ger Dieu de ce qu'il croyait l'avoir si mal servi jusque-là, il n'y a rien qu'il n'eût été prêt de faire pour lui procurer des serviteurs fidèles » (Thom. 268).

Il avait une affection particulière pour les œuvres abandonnées, pour les œuvres les plus obscures, persuadé que les âmes des pauvres et des petits n'étaient pas moins chères au Cœur de Jésus que celles des plus grands seigneurs, et qu'il y avait autant et plus de fruit à en espérer.

Cet idéal de pauvreté spirituelle et de dévouement aux âmes les plus abandonnées, Poullart des Places l'inculquera à ses fils et à ses séminaristes. Mgr de Beaumont, second successeur du cardinal de Noailles, archevêque de Paris, pourra reprendre à son compte, en 1762, à l'adresse du Parlement, après l'expulsion des Jésuites, l'argumentation dont s'était déjà servi le cardinal contre l'Université, qui voulait contraindre les Spiritains à suivre les cours de la Sorbonne.

« Ce séminaire, écrivait-il, a pour fin particulière d'élever de jeunes ecclésiastiques dépourvus et détachés des biens de ce monde et de les disposer à aller partout où leurs évêques les enverront, et à choisir de préférence les places les plus pénibles, les fonctions les plus abandonnées et, par cette raison, les plus difficiles à remplir...

« Dans les instructions qu'ils donnent à leurs écoliers, les directeurs s'attachent principalement à leur inspirer l'esprit de l'Institut, qui est de redouter et de fuir les places lucratives et honorables du sanctuaire, de se dévouer aux emplois les plus obscurs et les plus fatigants, comme d'évangéliser les pauvres dans les campagnes, les

malades dans les hôpitaux, les soldats dans les armées, les idolâtres dans le Nouveau Monde... »

Ainsi, grâce à la mystique de pauvreté spirituelle, qui était leur marque distinctive, les prêtres spiritains demeureraient, après une longue et solide formation « prêts à tout, non seulement à accepter mais à préférer les postes humbles et laborieux, pour lesquels on trouvait difficilement des titulaires, comme la desserte des hôpitaux, l'évangélisation des pauvres et même des infidèles. (Règles latines de l'Institut).

C'est ce dont témoigne le P. Besnard (1717-1788), un ancien du Saint-Esprit, devenu le troisième successeur de Grignon de Montfort à la tête de la Société de Marie (Montfortains).

« On sait à quoi sont destinés les jeunes ecclésiastiques qu'on rassemble au Séminaire du Saint-Esprit, écrit-il. Formés à toutes les fonctions du sacré ministère, et à toutes les vertus sacerdotales par les soins et encore plus par les exemples de leurs sages directeurs, ils possèdent dans un haut degré l'esprit de détachement, de zèle et d'obéissance. Ils se dévouent au service et aux besoins de l'Eglise, sans autre désir que de la servir et de lui être utiles.

« On les voit entre les mains des supérieurs immédiats et au premier signe de leur volonté (toujours sous le bon plaisir des évêques) faire comme un corps de troupes auxiliaires, prêtes à se porter partout où il y a à travailler pour le salut des âmes, se dévouant de préférence à l'œuvre des missions, soit étrangères, soit nationales ; s'offrant pour aller résider dans les lieux les plus pauvres et les plus

abandonnés et pour lesquels on trouve plus difficilement des sujets. Qu'il faille être relégué dans le fond d'une campagne ou enseveli dans le tombeau d'un hôpital, instruire dans un collège, enseigner dans un séminaire ou diriger une pauvre communauté, se transporter aux extrémités du royaume ou y continuer une austère résidence, qu'il faille même traverser les mers et aller jusqu'au bout du monde pour y gagner une âme à Jésus-Christ ; leur devise, la voici : « Nous voilà prêts à exécuter vos volontés : *Ecce ego, mitte me* ». (Is 6, 8).<sup>(1)</sup>

A la vigne du Seigneur, Poullart des Places n'entendait pas envoyer d'honnêtes tâcherons formés au plus vite sous prétexte d'urgence, mais des ouvriers qualifiés pour la préparation desquels il ne convenait de ménager ni le temps ni la peine. A ses yeux, tout autant que celle « des plus grands seigneurs », l'âme des petits ramoneurs, des

---

(1) Citons encore le témoignage d'un ancien du Séminaire du Saint-Esprit, M. Royer, curé de Saint-Xandre, aux environs de La Rochelle.

Le P. Duchêne, supérieur des Religieuses de la Sagesse, devant le refus de la municipalité d'assurer un traitement décent à ces Religieuses, avait décidé de rappeler les Sœurs à Saint-Laurent-sur-Sèvre. L'abbé Royer, pour le faire revenir sur sa décision, lui écrit le 14 mai 1720 : « Rappelez-vous, cher confrère, que l'établissement de Saint-Xandre est un des plus anciens de la Communauté, sinon le plus ancien. Vous et moi, avons été formés au Séminaire du Saint-Esprit ; nous y avons fait les fonctions de portier ; nous y avons lavé la vaisselle, etc. Le fondateur des Missions de Saint-Laurent et celui du Séminaire du Saint-Esprit étaient deux amis intimes ; *tous deux formèrent leurs disciples dans l'esprit de désintéressement, de pauvreté, de charité*. Serait-ce sous un supérieur de Saint-Laurent élève du Saint-Esprit, sous un curé qui a reçu au Saint-Esprit sa première éducation ecclésiastique, que tomberait (pour une question d'argent) le plus ancien établissement de la Communauté ? »...

L'affaire dut s'arranger, car quelques mois plus tard, M. Royer invitait le successeur de M. Duchêne à venir partager « *la soupe d'un pauvre curé spirite* ». (Michel, 312).



pauvres des hôpitaux et des païens valait le Sang du Christ.

On peut estimer que le nombre des prêtres formés au Séminaire du Saint-Esprit jusqu'à la Révolution, atteint au moins le chiffre de 1 300.

Puis vint la tourmente révolutionnaire, qui entraînera la confiscation du Séminaire et la dispersion des membres de la Congrégation.

Une fois de plus, l'œuvre de M. Poullart des Places aurait dû disparaître. Après bien des péripéties, où la Congrégation se verra à plusieurs reprises légalement supprimée, puis rétablie sous Napoléon et les gouvernements qui suivirent, elle parviendra jusqu'à 1848, date à laquelle, par décision de la Propagande, les associés et aspirants de la Société des Missionnaires du Saint-Cœur de Marie sont agrégés à la Congrégation du Saint-Esprit, dont le Père Libermann devient le onzième Supérieur Général, en remplacement de Mgr-Monnet.

Elle va connaître dès lors un rapide développement. Elle compte aujourd'hui plusieurs milliers de membres, qui exercent leur apostolat dans plus d'une cinquantaine de pays. Et c'est à juste titre qu'elle honore le Vénérable François-Marie-Paul Libermann comme son second Fondateur et son Père spirituel. (*Chapitre Général de 1919*).



François-Marie-Paul Libermann,  
fondateur de la Congrégation des Missionnaires du Saint-Cœur-de-Marie (1802-1852).

### **III. SES VERTUS**





# SES VERTUS

## 1. Soif de sainteté

« *Soyez saints, car moi je suis saint* », dit le Seigneur (Lv 19, 2).

La sainteté, c'est la perfection sous le rapport de l'agir et non seulement sous le rapport de l'être. Le terme « saint », nous dit saint Thomas, signifie la pureté de la Bonté<sup>(1)</sup>. Dieu est la perfection même, dans l'agir comme dans l'être : il est toute sainteté et la Sainteté même.

La créature libre sera d'autant plus parfaite dans son agir, que sa volonté adhérera plus pleinement à la volonté de Dieu. La créature, en effet, tient tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle a de Dieu et, de ce fait, elle appartient à Dieu et n'existe que pour Dieu et la gloire de son Nom. Sa perfection morale, autrement dit sa sainteté, consiste à

---

(1) Somme Théolog. I, q. 36, a. 1, ad 1.

reconnaître cette dépendance et appartenance totale à l'égard de Dieu son créateur, à mettre la complaisance de sa volonté dans cette dépendance et entière appartenance, et à la vivre dans tout son comportement intérieur et extérieur, à l'exemple du Christ lui-même et de la Vierge Marie, sa très sainte Mère.

Tel fut bien le cas de Claude Poullart des Places. A la suite du Christ, qu'il appelle son « cher et unique amour », son seul souci fut de connaître la volonté de Dieu et de s'y conformer entièrement.

« O mon Dieu, prie-t-il, détruisez en moi tous les attachements humains... Que je n'aie d'autres vues que celle de vous plaire... Faites, par votre sainte grâce, que je trouve un Ananias qui me découvre le véritable chemin comme à saint Paul. Je suivrai ses conseils comme vos commandements. Ne permettez pas, ô mon Dieu, que je sois trompé. Je mets toutes mes espérances en vous ». (Ecrits, pp. 51-52).

Il a fait pleinement sienne la prière d'ouverture de cette retraite d'élection : « Ô mon Dieu, je m'abandonne entièrement à votre divine Providence ; je renonce à mes inclinations, à mes appétits et à ma propre volonté pour suivre aveuglément la vôtre ».

Chaque jour, matin et soir, il adresse à la Très Sainte et Très Adorable Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, une longue et fervente prière, dans laquelle il implore des trois divines Personnes « la foi, l'humilité, la chasteté, la pureté d'intention, la droiture dans ses jugements, une grande confiance en Dieu, une grande défiance de lui-même, la constance dans le bien, la persévérance finale, la

douleur de ses péchés, l'amour des souffrances et de la croix, le mépris de l'estime du monde, la régularité, la force et la vertu contre la tiédeur, le respect humain et, généralement, contre tous les ennemis de Dieu ». En un mot, la sainteté et toutes les vertus.

Lui, le fils du « plus grand brasseur d'affaires de Rennes », demande à Dieu « la privation entière de tous les biens terrestres et périssables », et le « détachement absolu de toutes les créatures et de lui-même, pour n'être plus, inviolablement, qu'à Dieu seul ».

A l'exemple de sainte Thérèse d'Avila, demandant à ses Filles d'être « prêtes à se laisser mettre en pièces », comme elle l'était elle-même, plutôt que de consentir à la plus petite faute vénielle délibérée, Claude Poullart supplie Dieu de lui « donner plutôt mille morts, que de permettre qu'il lui soit infidèle », et, par-dessus tout, de lui accorder la grâce « d'être prêt à souffrir la mort de la potence et de la roue (plutôt) que de consentir à commettre un seul petit péché véniel de propos délibéré ».

C'est là le propos qu'il renouvelle chaque jour, matin et soir, et qu'il s'efforce de réaliser à tout instant.

## 2. Sa Foi

La foi théologale, c'est l'adhésion libre, pleine d'amour, de respect et de soumission filiale à la *Parole de Dieu*, pour l'unique motif que c'est la Parole de Dieu, et au *dessein d'amour* de Dieu sur le monde et sur chacun de nous, que nous manifeste cette Parole de Dieu.

Le dessein de Dieu sur le monde et sur chacun de nous, c'est de rassembler par l'Esprit-Saint toutes les créatures raisonnables, les anges et les hommes, en Celui qui est son Verbe et son unique Fils par nature, pour en faire en toute vérité ses enfants, et les associer ainsi d'une façon merveilleuse à la Vie et à la félicité des trois divines Personnes. (Eph. I, 3-10).

Ce dessein, manifesté déjà de façon imparfaite par les prophètes de l'Ancien Testament, l'a été de manière explicite par le Fils de Dieu lui-même, fait homme, le Christ Jésus, et par ceux qu'il a choisis pour en faire ses apôtres, et qu'il a envoyés dans le monde entier, leur enjoignant d'aller et de faire de toutes les nations des disciples, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer tout ce qu'il leur avait prescrit. Il les assurait en même temps de son assistance dans leur mission jusqu'à la fin du monde. (Mt. 28, 19-20).

A cette même fin il leur promet l'envoi de l'Esprit-Saint, « pour être avec eux à jamais » (Jn. 14, 16), ce qui se réalisa au jour de la Pentecôte (Ac. 2, 1-4). Ce divin Esprit leur enseignera toute chose, et leur dictera ce qu'ils devront dire ou faire, de telle sorte qu'écouter les apôtres, ce sera écouter le Christ lui-même, et les mépriser le mépriser lui-même, ainsi que le Père qui l'a envoyé. « *Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise, et qui me méprise méprise le Père qui m'a envoyé* » (Lc. 10, 16).

Aussi voyons-nous saint Paul féliciter les fidèles de Thessalonique de ce qu'ils ont accueilli sa parole « *non comme une parole d'homme, mais bien comme ce qu'elle*

*est réellement*, dit-il, *la Parole de Dieu* (I Th. 2, 13). De même saint Jean écrit : « *Qui connaît Dieu nous écoute ; qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas* ». Et il ajoute : « *C'est à cela que nous reconnaissons l'esprit de la vérité et l'esprit de l'erreur* » (I Jn. 4, 6).

La Parole de Dieu *continue à nous être adressée aujourd'hui* par le ministère des apôtres en communion avec Pierre, toujours vivants dans la personne de leurs successeurs, les évêques en communion avec le Pape, successeur de Pierre sur le siège de Rome. Ils ont l'assurance de l'assistance du Christ et de son divin Esprit « jusqu'à la fin du monde » (Mt. 28, 20). C'est là le roc inébranlable sur lequel doit s'appuyer notre foi.

Cette doctrine, que vient de confirmer le Concile Vatican II (L.G. 25), Claude Poullart des Places en était personnellement pénétré, et il l'a fidèlement inculquée à ceux que Dieu a confiés à ses soins.

Chaque jour, matin et soir, et tout au long de la journée, lorsqu'il entre ou sort de sa chambre, il adresse une prière à la Très Sainte Trinité, dans laquelle il implore en premier lieu la foi ; et il supplie Dieu de lui donner mille morts plutôt que de permettre qu'il lui soit infidèle.

Sa foi dans la puissance rédemptrice et sanctificatrice du saint sacrifice de la messe est sans mesure. « Je suis ravi, ô mon Dieu, écrit-il, de savoir que vous ne pouvez rien refuser par les mérites du Précieux Sang de mon Sauveur. Je vous contraindrai, mon Dieu, en vous offrant cette victime sans tache, à me donner toutes les grâces dont j'ai besoin pour devenir un véritable saint. » (Ecrits, p. 34).

Nous avons vu comment « très passionné pour la



gloire et tout ce qui peut élever un homme au-dessus des autres par le mérite », comme il le reconnaît lui-même, il a décidé néanmoins de faire ses études de théologie chez les Pères Jésuites plutôt qu'en Sorbonne, renonçant du même coup aux titres universitaires susceptibles de lui ouvrir la voie aux postes les plus élevés de la hiérarchie. Et cela, en raison des dangers pour la foi que comportait l'enseignement donné à cette époque à l'Université.

C'est ce même souci d'élever ses séminaristes « dans les principes de la plus saine doctrine de l'Eglise catholique et romaine »<sup>(1)</sup> qui le détermine à exiger des élèves du Saint-Esprit qu'ils suivent les cours de philosophie et de théologie à Louis-le-Grand et lui dicte la recommandation qui leur est faite dans les Règlements du Séminaire « d'être toujours attachés dans tous les points de doctrine aux décisions de l'Eglise, pour laquelle ils doivent être pleins de soumission » (Règl. n° 54).

Quant à lui, Claude Poullart des Places, il ne cesse de demander à la Très Sainte Trinité « la grâce de ne faire, de ne dire, de ne penser, de ne voir, de n'entendre et de ne souhaiter que ce que les Trois Divines Personnes veulent qu'il fasse, qu'il dise, pense, voie, entende et souhaite », tant son désir est grand de pouvoir dire avec saint Paul : « *Je vis, non ! C'est le Christ qui vit en moi !* » (Ga 2, 20).

---

(1) M. Grandet : La vie de Messire L.-M. Grignon de Montfort. Nantes, 1724.

### 3. Son Espérance

Si la foi théologale est l'adhésion libre, pleine d'amour, de respect et de soumission filiale à la Parole de Dieu, parce qu'elle est la Parole de Dieu, et à son dessein d'amour sur le monde et sur soi, *l'espérance théologale*, elle, est la ferme assurance, la *certitude* que Dieu tiendra ses promesses et réalisera ses desseins d'amour sur nous, sur sa créature, parce qu'il est la *fidélité* même, comme il est la vérité. Et cela à la seule condition que sa créature libre adhère constamment à son dessein d'amour et s'applique à s'y conformer aussi pleinement que possible.

L'objet premier de l'espérance théologale, c'est donc le *dessein éternel de Dieu sur le monde* et sur chacune de ses créatures raisonnables, comme nous l'avons vu précédemment en parlant de la foi théologale ; mais cet objet premier implique la certitude aussi que Dieu nous accordera chaque jour et à chaque instant *ce dont nous avons besoin pour cela*, c'est-à-dire de connaître et d'accomplir sa très sainte volonté, à l'exemple de Jésus lui-même, durant sa vie en ce monde, et à l'exemple de sa très sainte Mère.

Que cette vertu ait brillé d'un vif éclat en Claude Poullart des Places, cela est manifeste, qu'il s'agisse de sa vie personnelle ou de son œuvre.

Enfant, adolescent, il discerne déjà clairement, quoique non encore distinctement, qu'il est à Dieu et n'existe que pour Dieu, par cet attrait qu'il éprouve pour la piété et tout ce qui touche le culte divin.

A 18 ans, après sa philosophie et la soutenance du « Grand Acte » au Collège de Rennes, renonçant au brillant avenir selon le monde que lui préparent ses parents et aux richesses qu'ils ont accumulées à son intention, et, malgré la peine immense et la déception qu'il va leur causer, Claude déclare à ses parents sa détermination de se consacrer à Dieu dans le sacerdoce.

Trois ans plus tard, après avoir terminé son Droit à Nantes, au moment d'aborder l'étude de la théologie, lors de la retraite d'élection qu'il fit en 1701, il supplie Dieu de lui faire connaître son dessein d'amour sur lui : « O mon Dieu, implore-t-il, daignez me faire connaître ce que vous voulez que je fasse, afin que, remplissant ici-bas le genre de vie auquel vous m'avez destiné, je puisse vous servir, pendant mon pèlerinage, dans un état où je vous sois agréable et où vous répandiez sur moi abondamment les grâces dont j'ai besoin pour rendre à jamais la gloire qui est due à votre Majesté. Faites-moi connaître ma voie !... »

N'arrivant pas à y voir suffisamment clair par lui-même, sagement il a recours à un directeur. « Faites, par votre sainte grâce, demande-t-il à Dieu, que je trouve un Ananias qui me découvre le véritable chemin, comme à saint Paul ».

Et le Seigneur par cet Ananias le dirige vers le Collège Louis-le-Grand, où il suivra les cours des Pères Jésuites.

Lorsque viendra le moment de jeter les fondements de son œuvre, il communiquera de même son projet à son confesseur, qui l'approuvera, tandis que le principal du

Collège lui promet de l'aider pour la subsistance de ses pauvres écoliers. C'est ainsi que le Seigneur est *fidèle* à lui montrer en temps voulu le chemin qu'il doit suivre.

Assuré de la volonté de Dieu sur lui, sans autres ressources que ce dont il peut disposer de la modeste pension que lui verse son père et de ce que veut bien lui promettre le principal de Louis-le-Grand, étudiant lui-même, tout juste tonsuré, il entreprend à 24 ans la fondation de cette œuvre, qui sera le Séminaire du Saint-Esprit et la Congrégation qui le prendra en charge, mettant toute sa confiance en la divine Providence.

Il se fera pauvre avec les pauvres, refusant les bénéfices qui lui sont proposés et qui pourtant lui auraient facilité sa tâche au service des pauvres écoliers, et se contentant, comme titre clérical, des soixante livres de rente exigées même des plus pauvres par les règlements canoniques.

Donner une solide formation spirituelle et intellectuelle à ses séminaristes, en vue d'en faire des prêtres selon le Cœur de Dieu, les préparer aux ministères humbles et pénibles, pour lesquels on trouve difficilement des candidats : les pauvres, les malades, les païens, en leur inculquant l'amour de l'Eglise et la fidélité aux décisions et enseignements du Souverain Pontife et des évêques en communion avec le Pape, tel est le grand souci du jeune fondateur. Pour le reste, il s'en remet à la divine Providence, assuré que sa confiance ne sera pas déçue.

## 4. Sa Charité

Des trois vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité, « la plus grande, nous dit l'Apôtre, c'est la charité » (I Co 13, 13). Sans elle, ni la science la plus élevée, ni « la foi à transporter les montagnes », ni le dévouement jusqu'à « distribuer tous ses biens en aumônes », voire jusqu'à « livrer son propre corps aux flammes », ne nous servirait de rien (I Co 13, 1-3).

La charité, c'est l'accomplissement du « plus grand et premier commandement » : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toutes tes forces* » (Mt 22, 37-38 ; Mc 12, 28), ainsi que du second commandement qui est semblable au premier : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même. A ces deux commandements, nous dit le Seigneur lui-même, se rattache tout la Loi, ainsi que les prophètes* » (Mt 22, 39-40).

« Tu aimeras !... » C'est le commandement de l'amour, de l'amour le plus grand qui puisse être. Lui seul peut nous conformer à Dieu, qui est l'Amour même (I Jn 4, 16). Encore faut-il bien comprendre en quoi consiste le parfait amour.

Ce n'est pas, du moins nécessairement, affaire de sentiment. « *Si vous gardez mes commandements, nous dit Jésus, vous demeurerez dans mon amour, comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour* » (Jn 15, 10). Celui qui entrera dans le Royaume des cieux, ce n'est pas celui qui se contente de dire : « Seigneur ! Seigneur ! », c'est celui qui fait la



volonté de mon Père, qui est dans les cieux», nous dit encore Jésus (Mt 7, 21).

Il faut en dire autant de l'amour du prochain. L'aimer véritablement, c'est *vouloir* son bien, son véritable bien, et nous l'aimons du plus grand amour qui puisse être, si nous l'aimons comme Jésus lui-même nous a aimés. Tel est le commandement nouveau, que notre Sauveur nous a donné, son commandement à lui : *« Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime »* (Jn 15, 12-13).

Or tel a été précisément aussi l'amour de Claude Poulart, son amour pour Dieu et pour le prochain.

Claude est un passionné de la volonté de Dieu. Pourtant, si nous l'en croyons, il ne s'est pas rendu tout de suite aux exigences de la divine Volonté, même s'il est décidé à entrer dans l'état ecclésiastique depuis la fin de sa philosophie. C'est la raison de la retraite d'élection, qu'il fait avant son départ pour Paris.

« Vous me cherchiez, Seigneur, écrit-il, et je vous fuyais... Que vous êtes aimable, mon divin Sauveur !... Comme si vous aviez besoin de moi, vous me traitez toujours avec douceur... »

Déjà il se voit prêtre et brûle de zèle apostolique : « Je vous ferai connaître à des cœurs qui ne vous connaissaient plus..., je persuaderai, je convaincrai, je forcerai à changer de vie ; et vous serez loué éternellement par des bouches qui vous auraient éternellement maudit ». (Ecrits, 25).

Il hésite entre l'état religieux et l'état séculier. « Ô

mon Dieu, j'ai recours à votre divine Providence ; je m'abandonne entièrement à elle, je renonce à mon inclination, à mes appétits, et à ma propre volonté pour suivre aveuglément la vôtre ».

Cette divine volonté est plus exigeante qu'il ne le pensait. Il ira à Paris, mais non à l'Université ; il devra renoncer aux titres universitaires, afin de garder plus sûrement la pureté de sa foi et renoncer du même coup à satisfaire sa passion pour la gloire et les grandeurs selon le monde.

Déjà, par amour pour Dieu, il a renoncé au brillant avenir que lui préparait son père dans le monde, imposant de ce fait aux siens, qui lui sont très chers, une peine immense. En lui demandant de renoncer aussi aux dignités ecclésiastiques, le Seigneur achemine le jeune Claude au dépouillement total, qui fera de lui un pauvre parmi les pauvres.

A Paris, il retrouvera son ancien condisciple et ami, saint Grignon de Montfort. Ils s'entretiendront mutuellement de leurs projets. « Tous deux, nous dit M. Besnard, un ancien du Séminaire du Saint-Esprit devenu le troisième successeur de Montfort à la tête de la Société des Missionnaires de Marie, n'avaient en vue que Dieu et sa plus grande gloire. Ils ne cessaient de lui demander de leur faire connaître sa volonté ». Prières, communions, jeûnes, macérations, tout se faisait pour obtenir du ciel des lumières. Elles furent obtenues. (Besnard, 280).

Quant à la charité de Claude Poullart envers le prochain, qu'il nous suffise d'évoquer tout le dévouement dont il fit preuve, sur le plan spirituel comme sur le plan

matériel, envers les pauvres petits savoyards, envers les malades et les pauvres honteux, à qui il faisait parvenir le meilleur de ses rations du Collège, enfin envers les pauvres écoliers, pour qui il fondera le Séminaire et la Communauté du Saint-Esprit. Pendant la terrible année 1709, où tant de Parisiens moururent de froid et de faim, il s'imposera de telles privations, par amour pour ses écoliers et tous ceux qui étaient dans le besoin, qu'il en fut lui-même victime. Oui, en vérité, il a fourni la preuve suprême de l'amour, qui est de donner sa vie pour ceux qu'on aime (Jn 15, 13).

## 5. Les Conseils Évangéliques

Si Claude Poullart n'a pas érigé sa communauté en institut religieux, les circonstances de l'époque ne le permettant pas, il a pratiqué héroïquement les conseils évangéliques de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, et a instamment recommandé à ses disciples de le suivre en cette voie.

### 1. Chasteté

Le conseil évangélique de chasteté consiste essentiellement dans la ferme volonté de ne plus admettre délibérément en soi d'autres affections que celles de Jésus lui-même, aimant *tout* ce qu'il aime de *tout l'amour* dont Il aime, et n'aimant que ce qu'Il aime et comme Il aime, de

façon à pouvoir faire sienne aussi sur ce plan de l'affectivité, la parole de l'apôtre Paul : « Je vis, ou plutôt non, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ Jésus qui vit en moi ». (Ga 2, 20), j'aime, ou plutôt non ! Ce n'est plus moi qui aime, c'est le Christ qui aime en moi.

Or *par tout son être de Fils*, de toute éternité, le Verbe, dans l'unité et sous le souffle du Saint-Esprit, ne vit que pour le Père, n'aime que le Père, et c'est de cet unique amour qu'Il aime et lui-même et toutes les créatures.

Devenu homme par le mystère de l'Incarnation, l'attitude du Fils de Dieu envers le Père ne change pas. Par toutes les puissances affectives de son être divin et humain, le Verbe Incarné aime le Père et ne saurait vivre que pour la gloire de son nom, la venue de son Règne et l'accomplissement de sa très sainte Volonté. S'il aime les créatures, sa très sainte Mère, et s'il s'aime soi-même, ce n'est que de l'amour dont il aime ce Père infiniment aimant.

N'est-ce pas de ce même amour que brûle le cœur de Claude Poullart qui, dans la prière qu'il adresse à la Très Sainte Trinité matin et soir, supplie son Père du ciel, par la Passion et la mort de son divin Fils, de lui « donner mille morts plutôt que de permettre qu'il lui soit infidèle », de le détacher absolument de toutes les créatures et de soi-même pour n'être plus qu'à *Lui seul* et pour que son cœur et son esprit ne soient remplis que de Lui seul ; qui lui demande, par l'intercession de la Sainte Vierge, la grâce de connaître et d'exécuter sa sainte Volonté, et d'être prêt à « souffrir la mort de la potence et de la roue,





Claude-François Poullart des Places, (Portrait 18<sup>e</sup> siècle).

plutôt que de consentir à commettre un seul petit péché véniel de propos délibéré ». « Je vous demande toutes ces grâces, ô mon Dieu et mon Tout, poursuit-il, par le Sang précieux que mon aimable Sauveur Jésus-Christ, mon cher et *unique amour*, a bien voulu répandre pour nous ».

Consacré à la Vierge Immaculée dès sa plus petite enfance, c'est la grâce d'une parfaite pureté de cœur et de corps qu'en compagnie de Louis-Marie Grignon de Montfort, il sollicitait de Notre-Dame des Miracles, en l'église Saint-Sauveur de Rennes.

Au début des Règlements du Séminaire, il écrit :

1. Tous les écoliers adoreront particulièrement le Saint-Esprit auquel ils ont été spécialement dévoués. Ils auront aussi une singulière dévotion à la Sainte Vierge, sous la protection de laquelle on les a offerts au Saint-Esprit.

2. Ils choisiront les fêtes de la Pentecôte et de l'Immaculée Conception pour leurs fêtes principales. Ils célébreront la première pour obtenir du Saint-Esprit le feu de l'amour divin, et la seconde pour obtenir de la très sainte Vierge *une pureté angélique* : deux vertus qui doivent faire tout le fondement de leur piété.

Et dans le chapitre deuxième, consacré à la prière et aux exercices de piété, il est stipulé « qu'on dira *l'Angelus* trois fois par jour avec la prière « per sanctam », « pour se conserver toujours dans la *très grande pureté de cœur et de corps* » (n 28).

Ce n'est pas sans raison non plus que fut choisie la chapelle de Notre-Dame de Bonne Délivrance, en l'église

Saint-Etienne-des-Grés, pour l'inauguration de la nouvelle Communauté du Saint-Esprit et de l'Immaculée Conception.

## 2. Pauvreté

Le conseil évangélique de pauvreté consiste, lui, dans la volonté ferme et stable de n'avoir d'autre trésor en ce monde que le Père et sa très sainte Volonté, et de n'user des biens temporels, sans s'y attacher, que selon le bon plaisir de ce Père infiniment aimant, à l'exemple et à la suite du Christ Jésus, notre Seigneur, qui *« de riche qu'il était, s'est fait pauvre afin de nous enrichir par sa pauvreté »* (2 Co 8, 2).

C'est librement que Claude Poullart a renoncé aux richesses accumulées pour lui par son père, afin de se faire pauvre avec les pauvres, et de leur venir en aide, refusant les « bénéfices » qui lui étaient proposés, et n'acceptant que la rente viagère de soixante livres exigée par l'évêché de Rennes, même des séminaristes les plus pauvres.

Dans la prière qu'il récite chaque jour, matin et soir, il demande à Dieu « la privation entière de tous les biens terrestres et périssables ».

Dans ses élans de ferveurs, il souhaitait se voir dénué de tout, ne vivant que d'aumônes après avoir tout donné, ne voulant se réserver, de tous les biens temporels, que la santé, dont il souhaitait faire un sacrifice entier à Dieu dans le travail des missions, « trop heureux, disait-il, si après avoir embrasé tout le monde de l'amour de Dieu,

j'avais pu donner jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour celui dont les bienfaits m'étaient toujours présents ».

Nous avons vu comment, recourant aux services d'un de ses jeunes protégés, J.-B. Faulconnier, qui deviendra plus tard curé de la paroisse de Saint Hilaire-Saint-Mesmin, au diocèse d'Orléans, il retranchait une part des portions qu'il recevait du Collège Louis-le-Grand, pour les lui faire porter à des malades ou à des pauvres honteux, se contentant parfois, nous dit ce témoin, des restes des Jésuites, « surtout des fèves, qu'on appelle haricots, quelquefois si vieilles fricassées qu'il y avait par-dessus deux doigts de moisi » (Thom. 268). A ses séminaristes Claude Poullart inculquera l'esprit de mortification, particulièrement en ce qui concerne les repas. « Afin d'entretenir une plus grande uniformité dans la maison, on ne servira rien au Supérieur plus qu'aux particuliers. Les uns et les autres doivent se faire un plaisir de se regarder comme des pauvres, à qui la Providence présente la nourriture qu'on lui donnera au réfectoire... Dieu nous a donné le goût comme un moyen pour nous nourrir et non pas pour flatter notre sensualité. Quand on a du goût pour les choses de l'esprit, on n'en a plus un si délicat et si difficile pour celles du corps... Il est indigne d'un véritable chrétien de penser trop à ces sortes de choses, mais c'est une immortification encore bien plus considérable à un religieux ou un ecclésiastique que de tomber dans ce défaut... Un homme un peu mortifié, tel qu'on doit être ici, mange indifféremment ce qu'on lui donne. Il trouve tout bon, quand il se souvient que son Dieu a été abreuvé de fiel et

de vinaigre ». (Règl. 57-77). Il n'est admis d'exception que pour raison de santé.

Un des disciples de Poullart des Places, qui passa vingt ans au Séminaire du Saint-Esprit, comme élève puis directeur, avant d'entrer en 1724, dans la Société du Père de Montfort, Joseph Hédan, originaire de Campénéac, au diocèse de Saint-Malo, devait donner un magnifique exemple de cet esprit de pauvreté. Il avait passé les dernières années de sa vie au service des pauvres de l'Hôpital de La Rochelle. « Il aimait les pauvres et il était pauvre lui-même, nous dit-on. Lorsqu'il tomba malade de la maladie dont il mourut, il n'avait qu'un écu de six livres, dont il fit une aumône. « Je suis né pauvre, disait-il, j'ai vécu pauvre et je veux mourir pauvre ». Il fut enterré au milieu de ses chers pauvres, comme il l'avait demandé » (Besnard, p. 339).

### **3. Obéissance**

De toute éternité, par tout son être, le Fils est ordonné au Père et, possédant la même et unique nature divine, il ne saurait avoir d'autre volonté que celle du Père. Devenu l'Homme-Dieu, il demeure par tout son être de Fils, ordonné à ce Père tout-aimant et, même en tant qu'homme, ne veut avoir d'autre volonté que ce Père, sur lequel sont centrées toutes ses puissances affectives, humaines et divines, comme on l'a souligné en parlant de la chasteté. C'est la raison pour laquelle Jésus ne saurait agir de lui-même, mais fait à tout instant, infailliblement mais librement et par amour, le bon plaisir du Père.



Cette obéissance est un effet de l'immensité et de la tendresse de l'amour du Fils pour le Père, dont elle est aussi l'expression et la manifestation.

C'est de cette obéissance *toute filiale* que l'âme consacrée fait profession. Cette obéissance l'assimile merveilleusement au Fils de Dieu dans l'ordre de l'agir, comme la grâce sanctifiante l'assimile à ce même unique Fils dans l'ordre de l'être ; elle constitue donc la véritable sainteté.

Que telle fut l'obéissance de Claude Poullart, ce que nous avons dit de sa charité à l'égard du Père suffit à l'établir. Par amour pour Dieu, il a tout sacrifié : la richesse accumulée par son père de la terre, le brillant avenir auquel il pouvait prétendre dans le monde et, ce qui fut le plus pénible pour son cœur de fils, le rêve de ses parents si désireux de voir leur fils réintégrer la lignée des Poullart des Places dans les rangs de la noblesse.

Comme son ami et ancien condisciple, Grignon de Montfort, il était passionné de la gloire de Dieu et du désir de se conformer à sa très sainte volonté. Pour connaître cette divine volonté, se défiant de son jugement propre, il n'hésitait pas à recourir à des « Ananias », suppliant le Seigneur de les éclairer, et l'assurant qu'il suivrait leurs conseils comme ses propres commandements.

C'est, répétons-le, pour rester dans l'obéissance au Magistère de l'Eglise institué par le Christ qu'il a renoncé à suivre les cours de l'Université, dont l'enseignement théologique était infecté de gallicanisme et de jansénisme.

Pour la même raison, il exige que les élèves du Séminaire du Saint-Esprit suivent exclusivement les cours de

philosophie et de théologie des Pères Jésuites au Collège Louis-le-Grand.

Ils ne disposeront pas d'eux-mêmes non plus, comme c'était l'usage pour la plupart des nouveaux prêtres en France à cette époque, mais devront être « prêts à aller partout où leurs évêques les enverront, et à choisir de préférence les places les plus pénibles, les fonctions les plus abandonnées et, par cette raison, les plus difficiles à remplir... », comme l'attestera plus tard Mgr de Beaumont. (Michel, 195).

## 6. Les autres vertus

Est-il encore nécessaire de rappeler *son zèle* pour entraîner ses jeunes camarades du Collège de Rennes à des réunions de prières, et plus tard, étudiant à Paris, pour aider et évangéliser les petits savoyards, venir en aide aux pauvres honteux, aux malades et surtout aux pauvres écoliers aspirant au sacerdoce pour en faire de dignes et saints prêtres, au service de l'Eglise du Christ ?

*Sa force* aussi, pour briser les liens qui l'attachaient au monde, pour imposer à ses parents de renoncer aux espoirs qu'ils avaient mis en leur fils, puis pour entreprendre, à 24 ans, simple clerc tonsuré et sans ressources, l'œuvre des pauvres écoliers et la mener à bonne fin ; pour aller au-devant des humiliations en sortant dans la rue en compagnie de ses pauvres écoliers, pour aller acheter et

ramener les objets, ustensiles ou denrées nécessaires pour son séminaire.

On ne saurait trop louer aussi *sa prudence*, dont témoignent les documents qui sont parvenus jusqu'à nous. Dans les actes officiels tels que son titre clérical, ses lettres dimissoires, et même dans le contrat de location de l'immeuble de la rue Neuve-Saint-Etienne, il ne prend pas d'autre titre que celui d'*ecclésiastique*. Dans les Règlements du Séminaire, il ne donne non plus aucun titre à son œuvre. Il parle simplement de « la maison », des Écoliers ou des Particuliers, jamais de séminaire ni de séminaristes. Il évite le terme de communauté. Aux yeux du licencié en droit qu'il était, cette scrupuleuse surveillance de son vocabulaire avait un double but : préserver son œuvre naissante et des clauses draconiennes de l'Edit de 1666, et du statut de séminaire canonique. Le bien-fondé de ces précautions ne tarderait pas à se manifester dans la suite.

Notons aussi *sa douceur* et *son humilité* dans son comportement avec tous ses écoliers. « Il demandait toujours les lumières nécessaires à l'Esprit-Saint et traitait ses écoliers avec tant de douceur et de patience, qu'il obtenait leur entière confiance et gagnait tous les cœurs ».

« Un jour, nous rapporte M. Faulconnier, un jeune homme de la communauté qui avait depuis quatre ans envie de se faire chartreux, était sorti du Collège avant l'heure et avait rapporté ses livres à la communauté dans le dessein de s'en aller à la Chartreuse. Il rencontra M. des Places qui lui demanda pourquoi il revenait si tôt.

Le jeune homme lui ayant déclaré son dessein, M. des Places consulta le Seigneur sur le champ et dit ensuite au jeune étudiant : « Mon ami, Dieu ne vous y appelle pas. » Comme celui-ci insistait, alléguant le long espace de temps pendant lequel il avait mûri ce projet, ainsi que la pureté de ses intentions, M. des Places lui répondit : « Si cette inclination continue pendant quelques jours, j'y donnerai volontiers la main. » Il le renvoya ainsi pour assister au reste de la classe. Ce jeune homme avoua plus tard que depuis, il n'avait jamais eu envie de s'engager dans cette voie.

Son *désintéressement* enfin, aimant toujours mieux manquer lui-même de quelque chose que de voir ses écoliers en manquer, et sa *tempérance*, ne prenant à table que de l'eau comme boisson, alors qu'il faisait servir du vin à ses étudiants.

On voit combien M. Thomas, son disciple et premier biographe, avait raison d'écrire, parlant de Claude Poullart des Places, que « Dieu voulait l'attacher entièrement à son service (pour) en faire un modèle des *vertus les plus héroïques*. » (Thomas, 250).

POSTFACE

## VERS LA BEATIFICATION ?

Tous ceux qui se sont penchés sur la vie de ce jeune homme riche, qui a tout quitté à l'appel du Maître, de ce jeune Fondateur de 24 ans, vraisemblablement le plus jeune fondateur de congrégation qui ait jamais existé dans l'Eglise, et qui ont pu admirer les vertus qu'il a pratiquées d'une manière si éminente, se sont demandé *pourquoi* sa cause n'avait pas encore été introduite en cour de Rome, en vue de sa béatification et de sa canonisation.

Ce n'est pas que les témoignages en faveur de la sainteté de Claude-François Poullart des Places aient fait défaut.

Déjà, au XVIII<sup>e</sup> siècle, M. Pierre Thomas, qui fut un des disciples immédiats de Claude Poullart, nous a dit



comment, selon lui, Dieu avait voulu l'attacher à son service en vue d'en faire un *modèle des vertus les plus héroïques* pour la phalange de prêtres qu'il était appelé à susciter dans l'Eglise.<sup>(1)</sup>

De même le P. Charles Besnard, ancien élève du Saint-Esprit, qui fut le troisième successeur de saint Louis-Marie Grignon de Montfort à la tête de la Société des Missionnaires de Marie (les Montfortains), se fait l'écho du sentiment alors général, en concluant son bref récit de la vie de Poullart des Places en ces termes : « Tel fut *le saint* et célèbre M. des Places, instituteur du Séminaire du Saint-Esprit à Paris. » (*Vie de Messire Grignon de Montfort*).

On sait aussi la haute estime que saint Jean-Baptiste de la Salle portait à M. Poullart des Places et à son œuvre.

Plus près de nous, le cardinal Merry del Val, secrétaire d'Etat du saint Pape Pie X, n'hésitait pas à déclarer que ce « saint prêtre », comme il appelait Claude Poullart des Places, « était une des plus grandes personnalités de l'Eglise de France »<sup>(2)</sup>, et le cardinal Vivès insistait auprès

---

(1) On dit de quelqu'un qu'il a pratiqué les vertus chrétiennes à *un degré héroïque*, lorsqu'il a pratiqué ces vertus à *un degré supérieur à la moyenne*, de façon à pouvoir servir de modèle. « Celui-là pratique la vertu à un degré héroïque, déclare le pape Benoît XIV, qui accomplit les actes communs de cette vertu avec promptitude, facilement, joyeusement, et pas seulement une ou deux fois, mais fréquemment ». Saint Thomas d'Aquin dit de son côté : « l'héroïcité d'une vertu ne diffère de la vertu commune que par sa plus grande perfection, c'est-à-dire qu'on accomplit les actes de cette vertu d'une façon plus élevée, plus parfaite que celle qui existe communément pour tout le monde ».

(2) Lettre au R.P. H. Le Floch.

des responsables de la Congrégation du Saint-Esprit pour qu'ils « poussent sa cause plus activement ».

Il semble que la raison pour laquelle cette cause n'a pas encore été introduite tient à des circonstances historiques défavorables.

Pendant trente ans, à ses débuts, le Séminaire du Saint-Esprit dut fonctionner sans autorisation ni légale ni canonique, et, tout long du XVIII<sup>e</sup> siècle il fut en butte aux attaques incessantes de l'Université et du Jansénisme.

Puis survint la Révolution, qui supprima toutes les congrégations religieuses avec ou sans vœux, expulsa leurs membres et confisqua leurs maisons. La Congrégation du Saint-Esprit n'échappa pas à la tourmente.

Rétablie, puis à nouveau supprimée par Napoléon, elle retrouvera son existence légale sous la Royauté en 1816, mais ne rentrera en possession de ses locaux, rue des Postes, qu'en 1822.

Lorsqu'en 1848, la Société des Missionnaires du Saint-Cœur de Marie, fondée en 1840 par le P. Libermann, vint s'adjoindre à la Congrégation du Saint-Esprit, celle-ci ne comptait qu'une vingtaine de membres proprement dits<sup>(1)</sup>. Celle du P. Libermann était beaucoup plus nombreuse et surtout pleine de jeunesse et de vitalité.

Un bon nombre des Missionnaires du Saint-Cœur de Marie eurent de la peine à accepter la « fusion » des deux sociétés, telle que la Propagande en avait tracé les grandes lignes, la Congrégation du Saint-Cœur de Marie devant

---

(1) Koren, 228.

cesser d'exister en tant que telle, ses membres devenant membres de la Congrégation du Saint-Esprit, dont Libermann allait devenir le onzième Supérieur Général. Longtemps on parlera de « l'ancienne » Congrégation du Saint-Esprit, tandis que le P. Libermann sera considéré comme le Fondateur de la « nouvelle » Congrégation du Saint-Esprit.

Cette mentalité persista chez beaucoup jusque dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle. Il fallut la persécution de Combes et la menace d'une nouvelle suppression de la Congrégation, pour qu'apparaisse combien avaient été sages les dispositions prises par la Propagande en 1848.

Le Chapitre de 1919 devait proclamer, à l'unanimité des capitulants :

1<sup>o</sup> que le Fondateur de la Congrégation est Claude-François Poullart des Places, que celle-ci date de 1703, et que le Vénérable François-Marie-Paul Libermann en est « comme le second Fondateur et le Père spirituel.

2<sup>o</sup> que « la Congrégation du Saint-Esprit, fondée à Paris, en 1703, par Claude-François Poullart des Places, seule subsiste », et qu'en conséquence « le Vénérable Fr. M. Libermann, élu Supérieur Général en remplacement de Mgr Monnet, qui était le dixième, en est le Onzième ».

On comprend pourquoi dans ces conditions la cause de Claude Poullart des Places n'a pas été introduite.

Celle de François-Marie-Paul Libermann le fut en 1876. Dix ans plus tard, en 1886, ses écrits étaient déclarés purs de toute erreur, et le 19 juin 1910, saint Pie X signait le décret proclamant l'héroïcité de ses vertus. Pour

qu'il soit procédé à sa béatification, il ne manque qu'un miracle, qui soit officiellement reconnu comme tel par la commission romaine établie à cette fin.

Depuis bientôt soixante-quinze ans, ce miracle se fait attendre... D'aucuns pensent que la divine Providence veut sans doute nous faire entendre par là que nous devons unir dans la même piété filiale nos deux Fondateurs. « Tous deux ont droit à notre vénération filiale : sans l'un, nous n'aurions pas été, et sans l'autre, nous ne serions plus », comme le soulignait le Chapitre Général de 1919. Et ils proposent que la cause de Claude-François Poullart des Places soit introduite sans retard et que nous priions pour la glorification de l'un et de l'autre.

Ajoutons qu'en ce qui concerne Claude Poullart des Places, sa vie constitue un modèle particulièrement adapté, à proposer aux jeunes de notre temps.

Je pense à cette jeunesse gavée de biens matériels qui — souvent du moins — est la nôtre aujourd'hui. S'adressant à ces jeunes au Stade Olympique de Montréal, le 11 septembre dernier (1984), le Pape Jean-Paul II leur disait : « Vous êtes souvent, à juste titre, critiques d'une société si avide de biens de consommation qu'elle détruit la nature et dilapide ses ressources. Mais *vous*, demandez-vous quel sens vous donnez au gain, à la possession des richesses désirées. Etes-vous *libres* par rapport à l'argent ? A quel partage êtes-vous prêts ?... »

Trop de nos jeunes d'aujourd'hui sont sourds à l'appel du Seigneur, parce qu'ils sont riches et, à l'exemple du jeune homme de l'Evangile, esclaves de l'argent et du confort.

Claude-François Poullart des Places, lui, à la fleur de l'âge, a renoncé à une immense fortune et à un brillant avenir selon le monde, par amour pour le Seigneur, pour l'Eglise et pour les pauvres. Il a librement choisi d'être et de vivre pauvre avec les pauvres, afin de donner à l'Eglise du Christ des prêtres fervents, détachés des richesses et des honneurs, prêts à se sacrifier auprès des pauvres et des petits. « *Si tu veux être parfait*, lui a dit Jésus, *va, vends tout ce que tu possèdes, puis viens et suis-moi.* » Plus heureux que le jeune homme riche de l'Evangile, Claude-François a tout quitté et s'est attaché aux pas du Christ Jésus. Puissent beaucoup de jeunes imiter sa générosité dans le don de soi, par le renoncement à tout ce qui passe !



## CHRONOLOGIE DE POUILLART DES PLACES (1679-1709)

- 1679 26 février, *naissance de Claude-François Poullart*, baptisé le surlendemain, 28 février 1679.
- 1685 La famille des Places s'installe sur la paroisse Saint-Germain.
- 1690 La famille des Places s'installe rue Saint-Sauveur. Octobre, Claude Poullart entre au Collège Saint-Thomas.
- 1693-1694 Première rhétorique, à Rennes.
- 1694-1695 Seconde rhétorique, à Caen.
- 1695-1698 Philosophie à Rennes (trois ans).
- 1698-1700 Droit à Nantes (deux ans). Au retour, scène de la robe à l'Hôtel de la Monnaie.
- 1700-1701 En famille à Rennes.
- 1701 Octobre, Claude Poullart entre à Louis-le-Grand.
- 1702 15 août, Claude Poullart reçoit la tonsure.
- 1703 27 mai, Claude Poullart fonde la Communauté du Saint-Esprit.
- 1704 Vacances de Noël, retraite au Noviciat des Jésuites.
- 1705 6 juin, Claude Poullart reçoit les ordres mineurs. Noël, la communauté s'installe rue Neuve-Saint-Etienne (actuelle rue Rollin)
- 1706 18 décembre, sous-diaconat de M. Poullart des Places.
- 1707 19 mars, diaconat ; 17 décembre, prêtreise.
- 1708 Octobre, arrivée de M. Louis Bouic, diacre originaire de Guillac (diocèse de Saint-Malo).
- 1709 20 janvier, mort de M. François Boucher. 1<sup>er</sup> octobre, installation de la Communauté rue Neuve-Sainte-Geneviève (actuelle rue Tournefort). 2 octobre, *mort de M. Poullart des Places*. M. Garnier lui succède.
- 1710 Mars, mort de M. Garnier. Election de M. Bouic.



## CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT

**Supérieurs Généraux**

1. M. Poullart des Places	1703-1709
2. M. Garnier Jacq. Hyac.	1709-1710
3. M. Louis Bouic	1710-1763
4. M. François Becquet	1763-1788
5. M. J.-M. Duflos	1788-1805
6. M. Jacques Berthout	1805-1832
7. M. Amable Fourdinier	1832-1845
8. M. Nicolas Warnet	1845 (5/1-28/4)
9. M. Alexandre Le Guay	1845-1848
10. M. Alexandre Monnet	1848 (2/3-3/11)
11. M. F.-M. Paul Libermann	1848-1852
12. P. Ignace Schiwindenhammer	1852-1881
13. P. Frédéric Levavasseur	1881-1882
14. P. Ambroise Emonet	1882-1895
- P. Grizard, Vic. Gén.	1895-1896
15. Mgr Alex. Le Roy	1896-1926
16. Mgr Louis Le Hunsec	1926-1950
17. P. Francis Griffin	1950-1962
18. Mgr Marcel Lefebvre	1962-1968
19. P. Joseph Lécuyer	1968-1974
20. P. Francis Timmermans	1974-



## TABLE DES MATIÈRES

<i>Préface</i> .....	7
----------------------	---

## I. SA VIE

1. Le berceau. L'enfance. ....	11
2. Au Collège des Jésuites. Succès scolaires .....	13
3. L'étudiant en Droit .....	18
4. Vers le sacerdoce. Au Collège Louis-le-Grand ...	22
5. La fondation du Séminaire du Saint-Esprit .....	28
6. L'heure des ténèbres. Rue Neuve-Saint-Etienne .	40
7. L'hiver 1709 à Paris. Mort du P. Poullart des Places .....	49

## II. SON ŒUVRE

1. Comment il a été amené à discerner sa vocation	57
2. La grande misère des pauvres écoliers .....	60
3. Au service des pauvres écoliers — Un séminaire gratuit — Des études sérieuses — Dans la plus pure doctrine catholique romaine — Une spiritua- lité apostolique .....	62



### III. SES VERTUS

1. Soif de sainteté .....	75
2. Sa Foi .....	77
3. Son Espérance .....	81
4. Sa Charité .....	84
5. Les Conseils évangéliques : chasteté, pauvreté, obéissance .....	87
6. Les autres vertus .....	94
 <i>Postface</i> .....	 97
 Vers la béatification ? .....	 97

*Ouvrage recommandé*

## **Claude-François POUILLART des PLACES**

Fondateur de la Congrégation du Saint-Esprit

par le P. Joseph Michel, C.S.Sp.

Comme il a été dit dans la préface, c'est de ce livre du P. Michel qu'a été tiré à peu près tout le contenu du présent ouvrage. Aussi ne saurions-nous trop le recommander à nos lecteurs soucieux d'une étude plus approfondie. De l'avant-propos nous extrayons ces quelques lignes.

*« A la différence des biographies de jeunes saints, l'histoire de Poullart des Places est aussi celle d'une œuvre apostolique d'une extraordinaire fécondité. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle la misère des pauvres écoliers était la cause principale de la médiocrité d'une grande partie du clergé ; c'est en s'attaquant à cette misère qu'un simple tonsuré réalise au mieux le vœu du Concile : un séminaire gratuit pour les plus pauvres.*

*« Ces pauvres clercs qui, grâce à lui et à sa confiance dans la Providence, bénéficient d'une longue et solide formation théologique, Poullart des Places sait les enthousiasmer pour la pauvreté, "vertu cardinale du sacerdoce" : renonçant aux bénéfices lucratifs, les Spiritains, comme on les appellera, seront les apôtres des pauvres, des âmes abandonnées.*

*« De bonne heure, certains d'entre eux se tourneront vers les missions lointaines, si bien que, vers 1750, des six évêques que comptera la Société des Missions-Étrangères, quatre seront des Spiritains. »*

L'ouvrage du Père Michel est en vente aux Bureaux des Fraternités du Saint-Esprit, 30, rue Lhomond, 75005 Paris.





3 5282 00619 0329





Duquesne University



3 5282 00619 0329